



Didier ACOUETÉY : Nous livre son avis sur l'état des entreprises africaines ? **Interview** de Assanatou Baldé p52

Christy BALLA : Quand on se bat, on avance et on finit par trouver une solution **Dossier spécial** p47

Business : 10 secteurs d'activités porteurs pour investir en Afrique en 2023 par Nathalie Daouda p20

Magazine

K-WORLD

Bimestriel d'information pour les entrepreneurs Décembre 2022 - Janvier 2023 n°0004

ISSN 2741 - 8251 - 05



Dossier spécial

Face à la situation socio-économique et politique sur le continent africain, faut-il rester ou partir ?

Editorial

Réflexions sur la modernité africaine appliquée au monde des affaires.

Économie

Le Nigéria, première puissance économique africaine depuis 10 ans

RÉINVENTER LA MODERNITÉ AFRICAINE |

Incursion dans le monde des affaires et des habitudes de consommation des africains et afro-descendants



Faites entendre la voix de votre entreprise !

Communiquez dans le magazine K-World

Contact : +229 91 40 04 04
redaction@kworldmagazine.online



Crédit photo @AdobeStocks 294391852

En couverture

Partir ou rester ? C'est la grande question que la jeune génération africaine femme comme homme, se pose. Mais la réponse à cette interrogation importe peu dans le processus de réinvention de la modernité africaine. K-WORLD s'est penché sur la question en menant des enquêtes auprès de différentes personnes vivant sur le continent et dans la diaspora. ►►lire la suite page 24

04 L'éditorial de Nathalie Daouda

06 K-Sôró, La chronique socio-économique de PDady.

Informations socio-économiques

09 **Économie** : La lutte des entreprises africaines face aux défis de la productivité.

14 **Économie mondiale** : PIB mondial et africain pour l'année 2022 et les prévisions pour 2023.

Le magazine K-World est édité par ND Consultant Group :
Siège social : 8 rue Allard - 94160 Saint Mandé (France)
Filiale : N°277 rue 11.034, Gbégaméy Cotonou (Bénin)
Téléphone : + 229 91 39 24 24 / +229 91 40 04 04
Email : redaction@kworldmagazine.online

Directeur de la publication
 Nathalie Daouda **Email** : ndaouda@nd-consultant-group.com

16 **Économie** : La République Fédérale du Nigéria, première puissance économique du continent africain depuis plus de 10 ans



18 **Économie numérique** : Les agrégateurs de paiement électronique en Afrique



20 **Entrepreneuriat** : 10 secteurs d'activités porteurs pour investir en Afrique en 2023 (1^{ère} partie)



Dossier d'analyse : Face à la situation socio-économique et politique sur le continent africain, faut-il rester ou partir ?

26 Des africains restés sur le continents et de la diaspora, nous donnent leur opinion sur la question



Entretien avec ...

52 **Didier Acouetey** : « Beaucoup d'entreprises africaines ne sont pas dans la chaîne de valeur qui crée le plus de richesses »

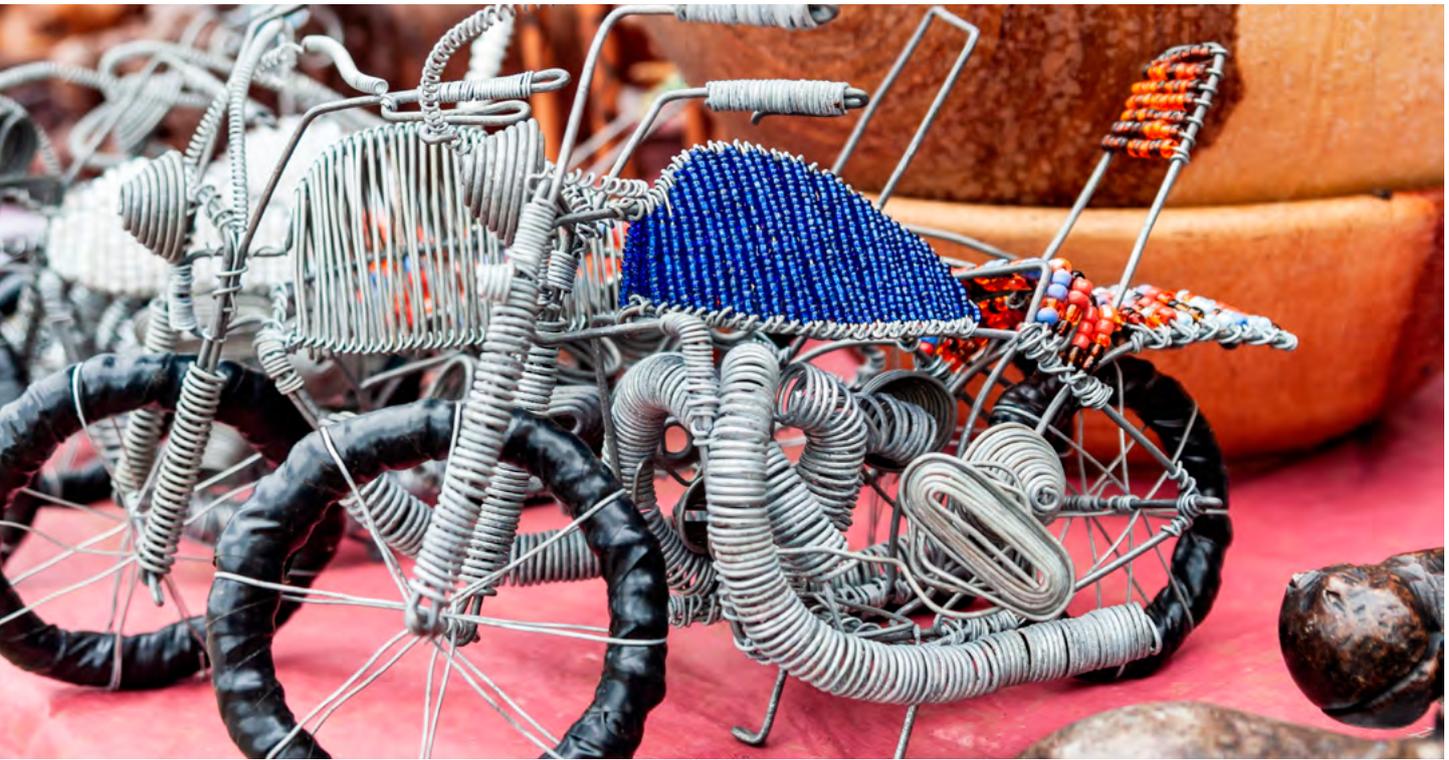


58 **Makha Thiam** : De vendeur ambulant à la création d'un salon de thé à Dakar



Rédacteur
 Elias Mahoutondji Djividé
Email : redaction@kworldmagazine.online

Communication et publicité
 Régie publicitaire du Magazine K-World
Email : redaction@kworldmagazine.online // assistantedg@nd-consultant-group.com
ISSN 2741-8251-05



Crédit photo @AdobeStocks 297002841

RÉFLEXIONS SUR LA MODERNITÉ AFRICAINE APPLIQUÉE AU MONDE DES AFFAIRES | Un narratif mortifère, ne permet pas de se projeter vers une Afrique, terre d'opportunités réelles et durables, épanouissante pour ses enfants.

par Nathalie Daouda

Faut-il adopter une posture de résistance ou plutôt de résilience ?

Entreprendre semble être devenu la panacée à tous les maux du continent africain, si l'on en croit les spécialistes du développement pour l'Afrique. Et l'alternative proposée à la jeunesse et aux femmes africaines, est une abjecte pauvreté. Car, disent-ils, le niveau de développement industriel et d'autonomie

des entreprises africaines ne permet pas de fournir les emplois dont la population active a besoin.

Quant aux hommes africains, ils sont plutôt relégués par ces mêmes experts, dans des rôles de persécuteurs des jeunes et des femmes, ou d'agents corrompus des États.

Ce narratif mortifère, ne permet pas de se projeter vers une Afrique, terre

d'opportunités réelles et durables, épanouissante pour ses enfants. Bien au contraire, ces discours font le lit des pessimistes en tous genres, qui ne voient dans nos territoires, que des occasions de souffrances, de maladies, de guerres, de perte de valeurs... Plus que jamais, le « Wakanda » ressemble à de la science-fiction.

Et pourtant... ! Il suffit de s'arrêter un moment pour constater l'énergie extraordinaire qui émane de l'Afrique et de ses populations. Il n'y a pas un domaine d'activité dans lequel ce continent ne produise des merveilles d'innovations et de créativité. Comme l'a chanté Yemi Alade (oui oui 😊) ; « I never see a continent as tenacious as Africa. Even if you bring fire even if you bring smoke, anything wey you give us we go chop and we go still hope – **Extrait de CIA (Criminal in Agbada)**¹ »

Faut-il garder espoir...ou cultiver la confiance ?

Cette formidable capacité à se réinventer des africains, je pense, prend sa source dans l'adversité. Mais aussi et surtout, elle s'appuie sur une vision circulaire de l'espace et du temps, propre aux spiritualités ancestrales. En résumé, rien ne se perd, les ancêtres nous précèdent mais veillent toujours sur nous ; demain sera meilleur...

Ce que longtemps j'ai pris pour un fatalisme rétrograde, je comprends aujourd'hui que c'est une forme de confiance pleine et entière en la Nature et en ses lois. Mais, là où le bât blesse, si je puis dire, c'est que cette confiance-là, inconditionnelle, n'est réservée qu'au monde invisible, à la spiritualité et à quelques communautés.

Imaginez un peu, si cette confiance-là était généralisée ? Imaginez, cette confiance appliquée au monde des affaires...

La confiance dans le monde des affaires

La confiance est un des indicateurs codifiés et monitorés par les instances de la "communauté internationale", pour

classifier les marchés fiables dans ce monde.

À priori, on serait tenté de croire que la valeur "confiance" est tellement importante qu'elle est particulièrement prisée, précieuse et protégée. Hélas, sur le terrain, on constate que c'est sans doute la valeur la moins présente !

Malheur à qui se lance dans les affaires en faisant confiance ! Il suffit de voir le volume des annonceurs qui mentent sur les vertus de leurs solutions, les commerçants qui vendent des produits de mauvaise qualité, les États qui faillissent à leur mission de servir et protéger les citoyens, les financiers prédateurs... Rien ni personne n'est épargné. Le monde des affaires est même assimilé à la « jungle » !

Mais, la jungle ce n'est pas cela ! Dans la jungle, tout est parfaitement ordonné et chaque espèce non domestiquée, vit en symbiose avec son environnement, selon les lois immuables de la Nature. A contrario, dans le monde « civilisé », tous les coups sont permis à l'ère du capitalisme débridé, où la loyauté, la confiance, la bienveillance, sont des tares ou des handicaps...

Évidemment, tout n'est ni tout noir, ni tout blanc. On évolue plutôt dans des nuances de gris je dirais !

Des lendemains qui chantent en Afrique ?

J'en suis persuadée, l'Afrique porte en elle tous les ingrédients d'une modernité inclusive rayonnante ! Ce continent regorge de richesses naturelles minérales, végétales, animales. La population est jeune, diverse et en pleine croissance, dans

un continent globalement sous-peuplé. Notre histoire millénaire regorge de trésors de connaissances qui ont façonné des civilisations entières depuis la nuit des temps (cf. Institut Africa Maat).

Mais au fait, c'est quoi la modernité ?

D'après l'Encyclopédia Universalis, la modernité « c'est un mode de civilisation caractéristique, qui s'oppose au mode de la tradition [...]. La modernité s'impose comme une, homogène, irradiant mondialement à partir de l'Occident ». Et c'est là d'où vient le problème me semble-t-il ! Le concept même de la modernité, est occidental ! Il correspond donc à la grille de lecture, aux valeurs et à la culture occidentale.

Partir des critères de l'occident, pour évaluer la modernité ou non de l'Afrique, est insensé. On parle de deux territoires distincts, de réalités environnementales, de populations, de valeurs et aspirations différentes.

Je suis d'avis que les africains doivent s'interroger sur leurs propres modes de vies de leurs populations dans un monde globalisé, et parvenir à faire coexister ce qui est important pour leur propre équilibre.

Il est profondément malsain de continuer à laisser croire que la définition de la modernité est l'apanage d'une civilisation par rapport aux autres. Il appartient même à chaque citoyen de ce monde, de jouer sa partition dans l'élaboration du nouvel ordre du monde. Car j'en suis convaincue, le monde est en train de changer d'une manière profonde, à l'initiative de sa jeunesse ! ■

¹ Traduction "Je n'ai jamais vu un continent aussi tenace que l'Afrique. Que vous ameniez le feu, que vous ameniez la fumée, peu importe ce que vous nous donnez, nous allons le digérer et garder espoir »

* **K-Sôrô** : littéralement **è wa ka sôrô** (**parlons-en** en langue yoruba, parlée au Nigéria, au Bénin et au Togo)

RÉINVENTER LA MODERNITÉ AFRICAINE

INVENTER UNE MODERNITÉ AFRICAINE | Doit-on inventer une modernité ou doit-on en venir à constater que les pratiques anciennes sont devenues modernes ?

par Patrick Dady

Voilà une double question qui mérite de cerner précisément de quoi nous parlons.

Jeu de mots...

La modernité se définit bien souvent par rapport à la tradition, qui elle-même s'assimile aux pratiques anciennes et acceptées ... ou non.

La tradition est un ensemble cohérent, à un moment donné de notre histoire, qui était assez moderne pour rester valide, au point de demeurer pérenne jusqu'à nous. La tradition serait donc un agrégat d'usages autour desquels la société s'est organisée, avec plus ou moins de bonheur, en fonction de la valeur ajoutée qui s'érige en règle pour tous.

La pratique qui n'était pas moderne, en son temps, a peu de chance de résister à la modernité de pratiques suivantes au point de devenir une tradition. C'est dire à quel point la modernité du moment a besoin d'être assez solide pour que la tradition qu'elle deviendra garde sa modernité pérenne.

Et questionnements...

Après ce jeu de mots, la question pourrait se poser de savoir de quelle tradition souffre la modernité pour vouloir s'en inventer une autre ?

Mieux, en quoi consiste la tradition africaine de nos jours ? Pourquoi doit-on inventer une modernité africaine ?

Peu ou prou, l'Afrique porte en elle des images de traditions, d'us et de coutumes qui lui collent à la terre. Eh oui je n'ai pas eu assez de culot pour personnifier le continent et me permettre de parler de sa peau. La tradition africaine dont certains se revendiquent à raison et que d'autres rejettent avec force raison, n'est pas aisée à scruter.

La lecture du monde que véhicule la spiritualité africaine est basée sur la maîtrise des éléments de la Nature par et pour ses habitants, de sorte que la Créature rend constamment hommage au Créateur pour les bienfaits de la Création.

N'allons donc pas chercher le diable dans les pratiques africaines. Cette notion nous

est inconnue et n'est que le résultat d'une lecture ignorante à objectif intéressé dont ont fait montre les « méconnaissants » qui en parlaient le plus. En somme, lorsque l'histoire est racontée par les détenteurs des canaux de communication, leur version devient la vérité de référence, fusse-t-elle erronée.

L'excision, les mariages forcés, les enfants placés, et j'en passe, sont des pratiques d'un autre âge que la sagesse collective n'a pas su faire cesser, faute d'explications. Voilà un exemple de tradition ubuesque contre laquelle il faut lutter avec la plus grande rigueur.

À partir de ces deux exemples de tradition, nous pouvons aisément faire le constat que la modernité africaine n'est pas le fruit d'une évolution acceptée et intégrée des pratiques locales mais plutôt une juxtaposition de valeurs, quelques fois paradoxales, mais très souvent en conflit ouvert.

Notions de modernité

Si la liberté d'entreprendre est un réflexe



**"Nos identités sont
multiculturelles, mais
notre modernité est uni-culturelle "**

- Patrick Dady

de la nature humaine, l'égoïsme capitaliste irresponsable en est une conséquence ancrée en occident et universellement imposée au nom des Lumières.

Qui peut mettre en cause la capacité d'entreprendre dans nos contrées africaines ? Qui peut mettre en cause le sens du commerce de nos braves femmes et de nos valeureux hommes partout en Afrique ?

Cet entrepreneuriat est tout simplement empreint de justice sociale et d'une certaine

répartition de la richesse, qui par le passé ne produisait ni assistés, ni parasites, mais un socle social solidaire et solide, telle une chaîne que la faillite d'un seul des maillons mettrait en péril.

Le capitalisme est culturellement occidental et est, par certains aspects, antinomique avec la liberté d'entreprendre à l'africaine, ou du moins avec la façon d'utiliser le bénéfice qu'on en tire.

Le résultat de cette importation est que

le capitalisme occidental s'est juxtaposé à notre liberté d'entreprendre, produisant d'une part des phénomènes d'attente de la part des moins-nantis, au nom de la tradition de répartition, et d'autre part des réflexes de jouissance solitaire, justifiés par ailleurs, de la part des créateurs de richesse, au nom du capitalisme venu d'ailleurs.

L'analyse des deux phénomènes donne l'impression qu'on a à dessein élevé une

élite locale qui pense à l'occidental afin de maintenir dans la pauvreté le grand nombre qui pense solidarité.

Sur le plan culturel, le résultat est le même. Notre lecture du monde a été satanisée pour mieux placer la « JC Company » avec un succès garanti auprès d'une population dont la foi en un Être suprême unique s'y prêtait sans effort. La conséquence en est que la majorité des africains ne prient plus le Dieu de leurs pères, mais celui des pères des autres. Ce faisant, ils délaissent l'égrégore qui les relie à l'énergie intime de leurs Anciens pour renforcer celui des autres.

Dans ce contexte complexe d'imbrication d'une modernité traditionnelle venue d'ailleurs et d'une tradition moderne qui résiste, comment faire modernité avec nos traditions ?

Comment faire modernité avec nos traditions ?

La modernité à laquelle nous sommes confrontés est faite de valeurs occidentales de progrès techniques, réglementaires et humaines indéniables. Tout n'est donc pas à jeter.

Mais il est presque impossible de l'appliquer à nos pratiques pour les faire évoluer, si nous ne connaissons même pas ces pratiques. Du coup, mieux que d'inventer

une modernité, nous aurons beau jeu d'inventer une façon d'intégrer la tradition dans notre modernité.

Il ne s'agira pas de revenir en arrière pour adopter des pratiques oubliées, mais justement d'arriver à faire le constat que tout n'était pas mauvais dans nos traditions, comme dans la modernité, et d'en récupérer un maximum pour faire sens avec nos identités multiculturelles.

“Mieux que d'inventer une modernité, nous aurons beau jeu d'inventer une façon d'intégrer la tradition dans notre modernité.”

Voilà, le mot est lancé, nos identités sont multiculturelles mais notre modernité est uni-culturelle.

Inventons plutôt une expérience humaine qui ira de la périphérie de nos « moi » modernes jusqu'au centre de nos « soi » traditionnels pour trouver un équilibre traditionnellement moderne qui sera le reflet d'une forte modernité traditionnelle, résultat de l'évolution convergente des pratiques humaines pour notre plus grand bien.

La modernité est une évolution de la tradition intégrant dans son champs d'action des possibilités pragmatiques, ici et maintenant. On ne peut donc inventer une modernité qu'à partir de quelque chose d'existant qui a besoin d'évoluer. Nos reflexes ont grand besoin d'un coup pied dans la fourmière étriquée de nos confort. Nos actions ont besoin des valeurs délaissées de nos Anciens et nos postures ont plus que besoin d'un peu de rigueur traditionnelle sans jamais nous écarter de la modernité acquise.

Quand j'étais jeune, les aînés qui avaient mon âge d'aujourd'hui étaient des personnes référentes pour moi. De nos jours je suis au mieux un copain pour les jeunes, au pire quelqu'un qui ne comprend rien à TikTok, au métier d'influenceurs ou aux novelas sur YouTube.

À chacun d'interroger sa modernité pour y intégrer la tradition qu'il a envie de transmettre, ou pour s'imprégner suffisamment de la tradition pour éclairer sa modernité.

Notre égrégore en découle, notre survie en dépend...

Il n'y a plus K faire montre de modernité dans l'acceptation de nos traditions assumées et actualisées. ■

Communiquez
dans le magazine K-World

Contact : +229 91 40 04 04 // redaction@kworldmagazine.online





Définition

Socio-économique, c'est l'interaction entre les habitudes sociales et économiques d'un groupe de personnes.

-Source : <https://vocabulary.com>

ÉCONOMIE | La lutte des entreprises africaines face aux défis de la productivité

Les entreprises africaines sont pour la plupart très fragiles et peinent à se développer et à améliorer leur productivité. Elles sont confrontées à des problèmes organisationnels, si ce n'est pas simplement une question managériale. Ce qui a une incidence directe sur leurs productions, donc leur rentabilité et par conséquent leur survie. La pandémie de Coronavirus, même si elle a eu son lot de méfaits, a poussé certaines entreprises à améliorer leur communication interne et leur fonctionnement, ou encore à trouver des solutions à travers le télétravail.

par Abubakr Diallo



Crédit photo @AdobeStocks 526593302

L'Afrique est certes le nouveau fleuron du développement mondial et plus rien ne semble pouvoir se faire sans le continent africain. C'est dans ce contexte que les entrepreneurs africains tentent de jouer leur partition pour ne pas rater ce train du développement.

La tâche n'est cependant pas facile, puisque la plupart d'entre eux font face à des obstacles. Nafissatou Gueye, consultante en organisation d'entreprise

au Sénégal, qui accompagne des jeunes dans l'entrepreneuriat, est d'avis que « la plupart des personnes qui managent sont plus dans la posture de manager plutôt que de leader. C'est-à-dire, ce sont des personnes qui sont sous la pression d'un objectif à atteindre et ne cherchent pas forcément à emmener leurs équipes dans une meilleure posture de productivité, mais qui au contraire mettent le pouvoir au-devant de la scène avec un rapport de force qui ne pousse pas forcément les

équipes à travailler et qui provoquent des fois même des frustrations et impactent sur la productivité des uns et autres », estime-telle.

Elles sont nombreuses les entreprises africaines à être confrontées à un manque de productivité, car pour ces sociétés, « peu importe la situation, elles n'essaient pas d'améliorer leur manière de travailler car elles ont toujours cette pensée négative de se dire que le personnel ne va pas suivre

en termes de responsabilité et en termes de productivité, car l'Africain a l'habitude de penser qu'une personne doit être tout le temps sous surveillance pour fournir un travail de qualité.

Les personnes sont différentes et chacun a sa manière de travailler. Certains sont plus à l'aise pour travailler de manière autonome, avec une possibilité de prise d'initiatives, d'essai, de test et d'encouragement. D'autres qui sont plus en phase avec une certaine hiérarchisation à respecter, où ils sont plus à l'aise lorsqu'il y a quelqu'un derrière eux qui puisse les accompagner dans l'atteinte de leurs objectifs et qui puisse mettre de la pression lorsqu'il y a besoin de le faire. Donc, le premier défi du management en Afrique est de pouvoir établir, dans une équipe, une liste de personnes beaucoup plus à l'aise dans une démarche autonome et un autre lot qui est beaucoup plus à booster par rapport à ses besoins d'être tout le temps sous surveillance et sous pression », détaille Nafissatou Gueye.

« Certaines entreprises préfèrent investir sur des profils qui n'ont pas l'expertise nécessaire pour faire réaliser une tâche et économiser du budget... Le fait de vouloir exploiter les gens pour un service coûtant moins cher leur coûte la productivité »

De plus en plus de travailleurs, une fois arrivés à un niveau de hiérarchie élevé, sous-estiment le reste de l'équipe, car ils pensent être supérieurs à ces travailleurs d'un niveau de responsabilité inférieur. Absence de motivation ou de simples encouragements du personnel qui, dès lors,

se sent dévalorisé, sous-estimé et même négligé. Des situations où, selon l'experte, le travailleur « n'a plus envie de fournir d'efforts pour l'entreprise, mais envie de faire couler ce département dont [il est responsable] pour qu'on puisse indexer [son] supérieur hiérarchique. Et c'est l'une des pires manières de manager une équipe et malheureusement on voit beaucoup ce genre de situation en Afrique ».

Les diverses formes de contraintes contribuent aussi à mettre à genoux nombre d'entreprises africaines. « Par exemple avant la pandémie de Covid-19, combien d'entreprises sont restées longtemps sans adopter le système de home office et télétravail ?, s'interroge Nafissatou Gueye. Même si ça existait, c'est seulement avec la pandémie que certaines entreprises ont décidé de le faire, pendant que d'autres refusent catégoriquement, car ils se disent que si les gens restent chez eux, ils ne vont pas fournir d'efforts pour travailler.

De plus en plus, il y a des métiers qui ne nécessitent pas la présence d'une personne, de 8h à 17h. Le travail en présentiel n'est pas forcément la meilleure option. C'est d'abord l'efficacité et les objectifs à atteindre du personnel qui doivent primer. Le leadership doit être plus ancré sur le travail d'équipe et non individuel et la façon de manager doit être revue. Les entreprises gagneraient à être plus flexibles et agiles.

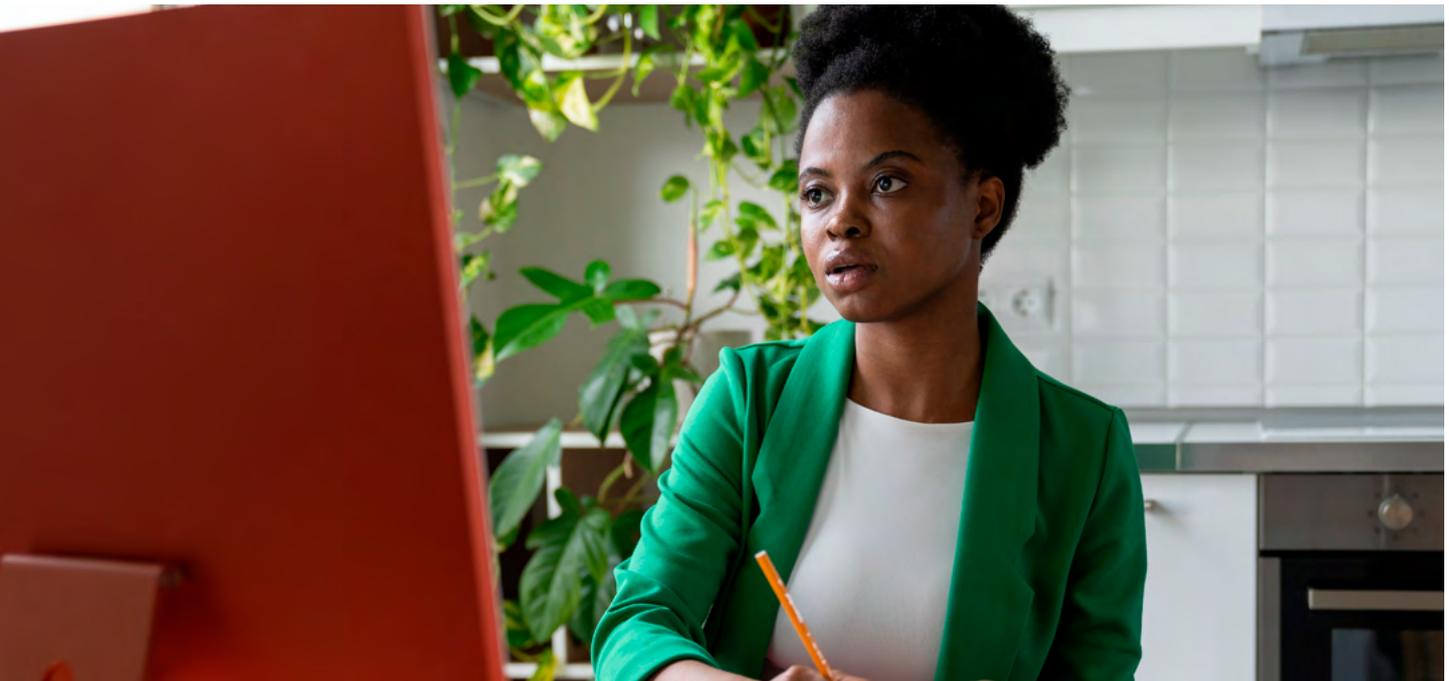
Beaucoup d'entreprises, si elles savaient utiliser cette agilité, ne seraient pas aujourd'hui confrontées à la crise du Covid-19 », fustige l'experte sénégalaise. Elle met aussi en garde ces entreprises qui préfèrent recruter du personnel qui ne leur coûte pas beaucoup d'argent au

détriment de leurs compétences réelles. « Le fait de vouloir exploiter les gens pour un service coûtant moins cher leur coûte la productivité, car les gens qui comprennent qu'ils sont sous rémunérés ne se préoccupent point des objectifs à atteindre. Ce qui les intéresse, c'est d'être quelque part pour gagner de l'argent », estime Nafissatou Gueye, soulignant que « les entreprises gagneraient à être plus flexibles par rapport aux méthodes existantes qui faciliteraient le travail de tous. Elles devraient aussi se donner un temps d'observation pour évaluer l'efficacité des salariés et à les encourager et accompagner dans les tâches qu'ils doivent faire... », conseille l'experte, qui préconise de « plus » financer et investir sur des profils efficaces qui ont de l'expertise, qui peuvent apporter des changements positifs dans l'entreprise et non pas investir sur des personnes non qualifiées mais dont la valeur ajoutée peut permettre d'économiser de l'argent ».

Les carences en formation, un frein au développement des entreprises

Outre les problèmes d'ordre organisationnel, la formation reste un véritable frein à l'épanouissement des entreprises africaines. Maceo Ouitona, basé au Bénin, à Cotonou, patron de l'agence Comnwork, qui emploie 25 salariés, s'est fixé comme mission d'aider les jeunes Africains à trouver des emplois en freelance. Face aux nombreuses difficultés qu'il a rencontrées il n'a pas eu d'autres choix que de trouver des solutions pour répondre aux besoins de ses clients, basés en grande majorité en Europe.

« Au début, c'était assez difficile, notamment en ce qui concerne la réception des paiements après l'exécution des



Crédit photo @AdobeStocks 547038123

missions. On était en 2013 et il n'y avait presque aucun moyen pour un entrepreneur africain d'encaisser des paiements auprès d'entreprises européennes. C'était assez difficile parce qu'à l'époque, je n'avais pas des millions et il fallait préfinancer le paiement de sept personnes tous les mois. On était alors obligé de passer par l'intermédiaire d'un frère basé aux États-Unis pour recevoir les paiements avec une trentaine de jours de décalage. Ça a été une période de grosse pression avant que nous ne parvenions à créer des comptes en Belgique, au Royaume-Uni et au Canada », reconnaît le chef d'entreprise.

« Il était aussi impératif de former si on voulait offrir des possibilités d'emploi à davantage de jeunes et aider à réduire le chômage. On a donc organisé, depuis cette époque, plusieurs séries de formations. Mais les formations étant chronophages, il nous a fallu développer un système qui nous est propre et qui nous permet de connaître le potentiel des personnes avec qui nous travaillons. Nous avons donc développé une

plateforme (<https://apprendrenligne.com>) dédiée à l'éducation avec des formations non seulement au niveau des études secondaires, mais aussi et surtout des formations orientées vers les métiers du Web.

Aujourd'hui, nous avons une équipe de 25 personnes (des rédacteurs Web, des journalistes, des traducteurs et deux développeurs). Notre but est d'offrir un emploi à davantage d'Africains. La formation de qualité reste la clé », insiste-t-il.

« Les plus gros freins de travail, ce sont des mauvaises coordinations entre les membres de l'équipe et entre managers et personnels »

De son côté, Edwige Takassi, co-fondatrice du label et incubateur Terroirs d'Afrique en République Démocratique du Congo, entreprise qui promeut la production de produits du terroir (miels, thés et infusions, vins artisanaux), n'a aussi pas eu le choix de modifier le fonctionnement de son

entreprise, face notamment à l'arrivée du coronavirus. Elle reconnaît qu'avec la Covid-19, elle s'est rendu compte qu'il fallait apprendre de nouvelles manières de travailler « parce qu'on ne pouvait pas toujours être sûr d'être physiquement au même endroit pour travailler. Donc contrairement à l'approche traditionnelle à partir du moment où on a progressivement commencé à normaliser les choses en commençant par des chiffres et ensuite à retravailler tous ensemble, il a fallu trouver des moyens de mieux communiquer », explique-t-elle. La responsable a en effet constaté que les plus gros freins de travail, « sont dû aux mauvaises coordinations entre les membres de l'équipe et entre managers et personnels.

Donc il a fallu tester des outils numériques performants et efficaces qui permettent à différentes personnes de se connecter tous ensemble au même endroit pour que tout le monde soit au même niveau d'information pour coordonner les rendez-vous, les



Crédit photo @Terroirs d'Afrique - République Démocratique du Congo

communications par rapport au planning de la semaine ou du mois. Certaines choses qui se faisaient de manière intuitive et verbale, on a dû les organiser et les structurer en faisant appel à des outils auxquels on n'aurait pas pensé, n'eut été la période de Covid », affirme-t-elle.

La chef d'entreprise congolaise, qui a plus de 19 ans d'expérience dans le secteur financier en Europe et en Afrique, avec un accent sur l'accompagnement des PME, a également constaté à plusieurs reprises que lorsque son entreprise communiquait sur le lancement d'un produit ou d'une promotion, une grande partie de son équipe en interne n'était même pas au courant. « On était étonné qu'une partie de l'équipe découvrait ces nouveautés via le moment où on communique à l'externe et c'est là où on s'est rendu compte qu'il y avait un dysfonctionnement grave.

Ce n'est pas normal au sein d'une entreprise

que tout le monde ne soit pas au courant de nos propres avancées et résultats en interne. C'est ce genre d'évènement qui crée des tensions. Finalement, cela nous a poussé à reconnaître les dysfonctionnements au sein de notre entreprise et à en parler de façon à trouver des approches, de manière conjointe et collaborative ».

Cette remise en question profonde de l'organisation interne de son entreprise n'a pas été aisée ni de tout repos. Mais la responsable est consciente que c'était nécessaire. Aujourd'hui elle est fière de constater que son enseigne a fait un pas avant : « Nous avons professionnalisé la manière de communiquer en interne au sein de l'entreprise, de telle sorte que le manque de communication ne soit pas un frein au bon fonctionnement de l'entreprise ».

Quand les managers posent problème

Edwige Takassi, qui est également Directrice Générale de WiFi Africa consulting, un cabinet spécialisé en Finance Inclusive et Management en Afrique, est en effet bien placée pour savoir qu'une communication fluide est primordiale pour garantir le bon fonctionnement de l'entreprise. La responsable estime d'ailleurs que « les problèmes de mentalités au sein des entreprises en Afrique sont souvent au niveau des managers », qui doivent veiller à ce que tous les salariés d'une entreprise soient au même niveau d'information.

« On s'est rendu compte que les personnes à responsabilités pensent souvent que l'information c'est le pouvoir et qu'elles doivent la garder pour eux... Elles la distillent de manière à ne pas fournir toute l'information, ou que c'est le chef qui doit détenir tous les secrets, déplore-t-elle.

Le problème est qu'elles ne se rendent pas compte que c'est contre-productif. Et ce procédé se répercute sur les performances de l'équipe. Après, on en veut à l'équipe de ne pas être performante. Le fait d'avoir structuré notre communication de manière plus organisée nous a obligé à revoir les choses pour que ce soit plus transparent. Cela nous a poussé également à nous interroger sur la manière de travailler pour plus de transparence à l'échelle globale de l'entreprise », explique-t-elle. Pour la responsable, « faire face à ses difficultés pour avancer c'est questionner les façons de faire pour avancer et la manière dont on a toujours fait. C'est aussi questionner le statu quo, réorganiser les choses, et faire différemment pour cultiver un plus grand niveau de confiance dans sa gestion d'équipe et de leadership ». ■

PIB MONDIAL ET AFRICAIN POUR L'ANNÉE 2022 ET LES PRÉVISIONS POUR 2023

Selon le *Fond Monétaire International (FMI)*, le bilan économique mondial de 2022 va révéler une croissance mondiale en baisse de moitié (3,2%) par rapport à 2021 (6%).

par la Rédaction

Les effets combinés de la pandémie mondiale COVID19 et la guerre en Ukraine, seraient les causes essentielles de l'inflation galopante qui est à l'origine de la crise économique majeure qui semble poindre à l'horizon. Les projections pour 2023 seraient encore plus catastrophiques avec une croissance économique estimée à 2,7%.

Les pays champions du monde de l'économie mondiale

Selon les analyses du même FMI, les pays occidentaux dits « avancés », à savoir, les États-Unis, l'Allemagne, la France, l'Italie,

l'Espagne, le Royaume-Uni, le Canada et le Japon, représentent un PIB cumulé de 46 543,31 Milliards de dollars, soit plus de 45% de la richesse mondiale prévisionnelle pour 2022, en baisse donc par rapport à 2021.

Les pays dits « émergents », à savoir la Chine, l'Inde, la zone Asean-5 (Malaisie, Indonésie, Philippines, Singapour, Thaïlande), la Russie, le Brésil, le Mexique, l'Arabie Saoudite, le Nigéria et l'Afrique du Sud quant à eux, pèsent environ 32,6% du PIB mondial, en évolution constante de +3,7% pour 2022 et 2023.

Les performances des économies africaines

L'Afrique Subsaharienne représente à peine 2,9% du PIB mondial, bien qu'étant sans conteste, la région la plus riche en ressources naturelles. Selon les analystes de *statista.com* « À l'échelle mondiale, il est estimé que l'Afrique représente 40 % des réserves d'or, 30 % des réserves de minerais et 12 % des réserves de pétrole ».

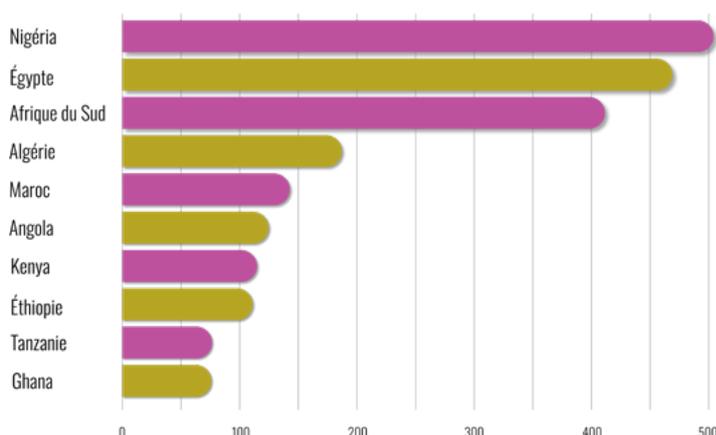
Le PIB du continent Africain a atteint son plus haut niveau historique en 2012, avec 6 200 milliards de dollar. Après une baisse drastique en 2020 du fait de la crise sanitaire, le continent semble avoir repris du poil de la bête, et présente de nouveau des records de croissance dans plusieurs pays.

Longtemps dominée par l'Afrique du Sud et l'Égypte, l'économie du continent doit compter depuis 2002, avec un Nigéria en pleine croissance, malgré une récession significative entre 2014 et 2017. ■

À lire, page 16, "Focus sur l'économie de la République Fédérale du Nigéria >>

PIB PRÉVISIONNEL 2022 DES 10 NATIONS AFRICAINES LES PLUS PERFORMANTES

Source : www.imf.org



L'ÉTAT DE LAGOS (LAGOS STATE) //

C'est le plus petit État du Nigéria, mais le plus peuplé. Situé dans le sud-ouest du pays, frontalier à l'Ouest avec la République du Bénin, il donne sur l'Océan Atlantique au sud.

Superficie : 3 577 km²

Capitale : Ikeja.

Population : 22,8 millions (Estimation 2022)

LA VILLE DE LAGOS (LAGOS CITY) //

C'est la deuxième ville la plus peuplée d'Afrique. Terre d'origine des Awori (Yoruba), mais ville cosmopolite.

66% de la population réside dans des bidonvilles dont Makoko (100 000 personnes), mais compte

6 300 millionnaires et 3 milliardaires (source <https://www.moneycentral.com.ng>)

Superficie : 1 171,28 km²

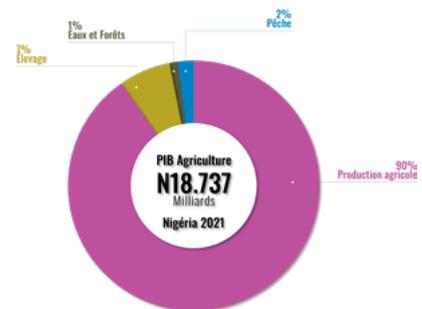
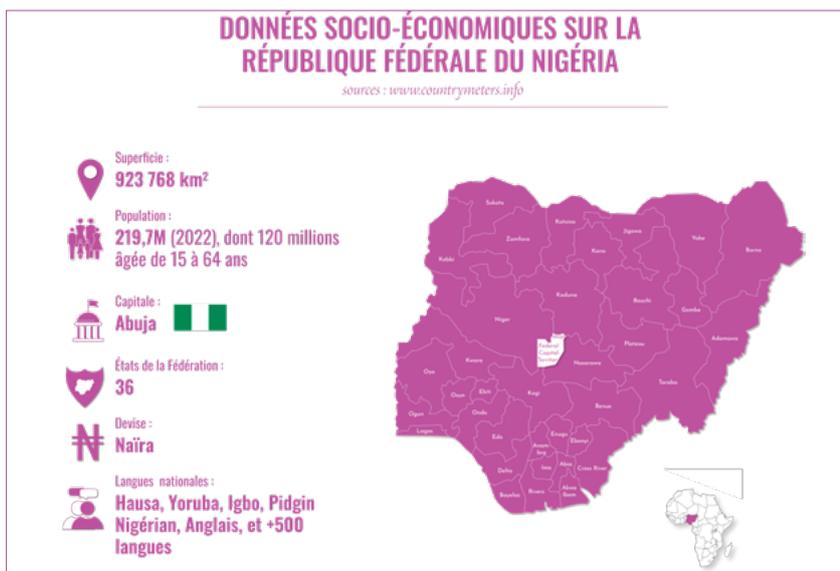
Population : 15,38 millions (2022)

- Sources : www.populationstat.com

ÉCONOMIE | La République Fédérale du Nigéria, première puissance économique du continent africain depuis plus de 10 ans

Contrairement aux idées reçues, le Nigéria est la première puissance économique africaine depuis 2012, à part un exæquo en 2017 avec l'Afrique du Sud. Pour 2022, les prévisions de PIB du Nigéria selon le FMI, sont de 504,23 Milliards de dollars, et 469 Mds pour l'Égypte, en seconde position.

par La Rédaction



La composition du PIB de la République Fédérale du Nigéria pour l'année 2021.

L'économie Nigériane est diversifiée et surtout, non dépendante du pétrole, comme l'Angola par exemple, dont l'économie dépend encore à 95% des cours internationaux du pétrole. Au contraire, l'économie nigériane ne compte sur le pétrole qu'à hauteur de 7,24% en 2021.

Sur l'année 2021, l'agriculture représentait 25,9% du PIB. Mais ce qui est notable dans la composition de la richesse nigériane, c'est la part des services dans l'économie locale : 53,56% du PIB, en progression par rapport à 2020. Le secteur industriel quant à lui, pèse 20,56%.

Pour autant, selon les spécialistes de nairametrics.com, les performances de l'industrie agricole restent insatisfaisantes par rapport aux ambitions et aux besoins du

pays.

Le secteur s'appuie sur 4 piliers forts, la production agricole, l'élevage, les eaux et forêts, l'élevage et la pêche. 90% de l'agriculture au Nigéria, est porté par la production agricole.

Les 6 secteurs phares de l'économie nigériane

79% de l'économie du pays est portée par 6 secteurs d'activités. Il s'agit par ordre décroissant de l'agriculture donc, du commerce, du secteur Information et communication, de l'industrie manufacturière, des mines et carrières et

enfin, de l'immobilier.

81,5% du PIB sectoriel Information et Communication est porté par les télécommunications.

Mais ce que l'on remarque surtout dans cette économie, c'est la percée extraordinaire de l'industrie créative depuis

quelques années.

Focus sur l'industrie créative au Nigéria

L'industrie créative est un contributeur crédible à la bonne santé de l'économie nigériane. Non seulement sur le plan de la création d'emplois durables, mais

également du fait de son impact objectif sur l'attractivité du pays grâce à la diffusion de ses cultures dans le monde.

Portée principalement par la jeunesse du pays, elle impressionne par sa capacité à mobiliser les compétences dans et à l'extérieur du pays. L'impact est perceptible au Nigéria et dans le monde entier, à travers des figures célèbres telles que Chimamanda Ngozi Adichie l'écrivaine, le chanteur Burna Boy, la productrice Biodun Stephen, l'acteur Jimmy Odukoya...

Selon une étude publiée par [jobberman.com](https://www.jobberman.com), une plateforme de recrutement et conseils pour le développement de carrière des talents au Nigéria, membre du consortium [The African Talent Company](https://www.theafricantalentcompany.com) (Nigéria, Kenya, Ghana, Uganda), l'industrie créative est le second employeur du pays. Elle aurait à son actif plus de 4,2 millions d'emplois pérennes directs et indirects, créés dans 5 secteurs périphériques, à savoir, les médias, le divertissement, la mode, les arts visuels, et le tourisme / hôtellerie.

En 2021, la contribution au PIB, de l'industrie créative est estimée à 4 579 Milliards de Naira (environ 10,5 Milliards de dollars).

L'étude souligne notamment que l'industrie a besoin et crée de nouveaux emplois pour des profils de plus en plus qualifiés sur les plans techniques et technologiques. Mais les analystes locaux et internationaux déplorent toujours le manque d'intérêt et d'investissement du gouvernement pour ce secteur, et qui occasionne des challenges au niveau des infrastructures, de la formation des personnes, du cadre législatif etc... ■



"Si nous faisons sans arrêt la même chose, cela devient normal. Si nous voyons sans arrêt la même chose, cela devient normal"

- Chimamanda Ngozi Adichie, écrivaine

Chimamanda Ngozi AdichieCrédit photo @Beowulf Sheehan - Flickr.com

ÉCONOMIE NUMÉRIQUE | Les agrégateurs de paiement électronique en Afrique : un marché à fort potentiel pour booster l'économie numérique.

Estimé à plus de 20 milliards de dollars de bénéfices en 2020, le marché de paiement électronique en Afrique est en forte croissance. Il constitue un atout principal à l'instar de la révolution technologique pour l'économie numérique du continent.

par Nathalie Daouda

Selon une étude de [McKinsey](#), la croissance du marché des agrégateurs de paiement en ligne en Afrique, est évaluée à 20% par an. Les prévisions d'ici 2025 sont estimées à 40 milliards de dollars. Ces chiffres issus d'enquêtes de terrain, confirment le développement des fintechs avec des solutions nouvelles et innovantes. Pour illustrer ce constat, selon la Banque Centrale du Nigéria, de 2018 à 2020 le volume de mobile money a doublé pour atteindre 800 milliards.

Derrière le Nigéria, il y a l'Égypte, le Ghana, le Kenya et l'Afrique du Sud qui connaissent aussi un développement rapide du marché de paiement en ligne. Cette croissance se remarque aussi dans les pays de l'espace francophone, mais de façon encore moyenne. Les pays comme la Côte d'Ivoire, le Sénégal, le Bénin, le Cameroun, ne sont pas à sous-estimer. En effet, on dénombre plusieurs solutions de paiement en ligne qui s'y développent et qui aident les entreprises locales, et les gouvernements, à encaisser les recettes de leurs produits et/ou services.

Selon l'étude de McKinsey, le Nigéria, avec une croissance de plus de 35% par an, fait partie du top 10 des pays qui connaissent les plus fortes croissances en matière de paiement électronique.

Notons que ce boom est favorisé par plusieurs facteurs qui sont d'ordre technique, stratégique et démographique.

Les facteurs qui favorisent le développement des moyens de paiement en ligne.

La forte croissance du marché de paiement électronique en Afrique est une suite logique de plusieurs facteurs. D'abord, la forte démographie africaine, ensuite la croissance économique, et enfin, les innovations technologiques. En effet, selon [Afrique Magazine](#) l'âge médian des africains est de 19 ans. Et la population totale en 2022 est de 1,46 milliards (www.worldpopulationreview.com). En ce qui concerne l'industrie de la fintech, l'Afrique a atteint un niveau plus élevé ces

deux dernières années. C'est cela que confirme une [étude](#) de McKinsey sur l'avenir de la fintech en Afrique. Selon ladite étude : « Malgré les défis politiques et économiques et une pandémie mondiale, une industrie en Afrique est en plein essor : la fintech. Entre 2020 et 2021, le nombre de start-ups technologiques en Afrique a triplé pour atteindre environ le nombre de 5 200, dont un peu moins de la moitié sont des sociétés de Fintech ».

Nonobstant ces atouts, le marché de paiement en ligne connaît certaines difficultés qui ne rendent pas tout le temps les transactions efficaces.

Les difficultés que rencontrent les moyens de paiement en ligne

Dans ce marché en pleine croissance, la question de la sécurité des transactions n'est toujours pas résolue à 100%. Elle constitue un défi majeur pour les start-ups et organisations évoluant sur ce marché. Selon le site d'information économique et financière [Financial Afrik](#), « Sur le plan de la sécurité, les paiements sur Internet sont exposés à des risques potentiellement importants. L'usage de l'Internet entraîne des vulnérabilités spécifiques dues au fait qu'il s'agit d'un réseau ouvert, sur lequel les interlocuteurs sont « virtuels » (c'est-à-dire qu'ils ne sont pas a priori identifiés avec certitude) et où les attaques de nature frauduleuse se propagent très vite. »

À cela s'ajoute pour la zone CFA, des difficultés accrues pour émettre et d'accepter des paiements en ligne à l'international. Pour autant, certaines entreprises et prestataires parviennent à surmonter ces contraintes, grâce à des



Crédit photo @freepik - pexels-nataliya-vaitkevich-6214477

bases dans des pays hors de l'Afrique.

Quelques moyens de paiement électronique développés sur le continent africain.

Les moyens de paiements en ligne développés sur le continent ne sont pas aussi nombreux que cela. Mais, ils sont en pleine croissance. On peut citer par exemple :

- Paystack (Nigéria)
- eNkap (Cameroun)
- CinetPay (Côte-d'Ivoire)
- DPO Think payments (Afrique du Sud, Kenya)
- Fedapay (Bénin)
- Kkiapay (Bénin)
- Afrikpay (Cameroun)

En conclusion, le marché de paiement en

ligne en Afrique connaît un développement spectaculaire ces dernières années. Les moyens de paiements électroniques développés arrivent à satisfaire la demande locale. Mais pour leur capacité à accepter des paiements en ligne à l'international, il reste de travail à faire dans la zone CFA. L'Afrique du Sud, le Nigéria, le Kenya, l'Égypte et le Ghana, sont quant à eux, déjà solidement installés sur le marché mondial en dépit des nombreuses difficultés. ■

DANS QUEL SECTEUR INVESTIR EN AFRIQUE ?

ENTREPRENEURIAT | 10 secteurs d'activités porteurs pour investir en Afrique en 2023 (1^{ère} partie)

L'Afrique attire de plus en plus les investisseurs du monde entiers, qui y voient un Eldorado pour les affaires, la consommation, et une pléthore d'activités lucratives. Parallèlement, les pires fantasmes sur la dangerosité et l'instabilité du continent, sont diffusés par les médias et relayés par la rumeur publique ! Quant aux africains, optimistes ou non quant à l'avenir du continent, tous semblent s'entendre sur le formidable potentiel socio-économique et culturel de la terre mère.

par Nathalie Daouda

D'après mon expérience d'une partie du continent depuis maintenant 12 ans, j'ai appris à me méfier des recommandations / injonctions d'investir dans tel ou tel domaine d'activité, soi-disant « porteur en Afrique ! ».

Premièrement parce que l'Afrique ce sont 55 pays, et que même à l'intérieur des pays, il y a des spécificités régionales historiques que l'on ne peut pas ignorer... Et, parce que bien souvent, les propositions de secteurs sont des reprises de reprises de recommandations dont les sources ne sont

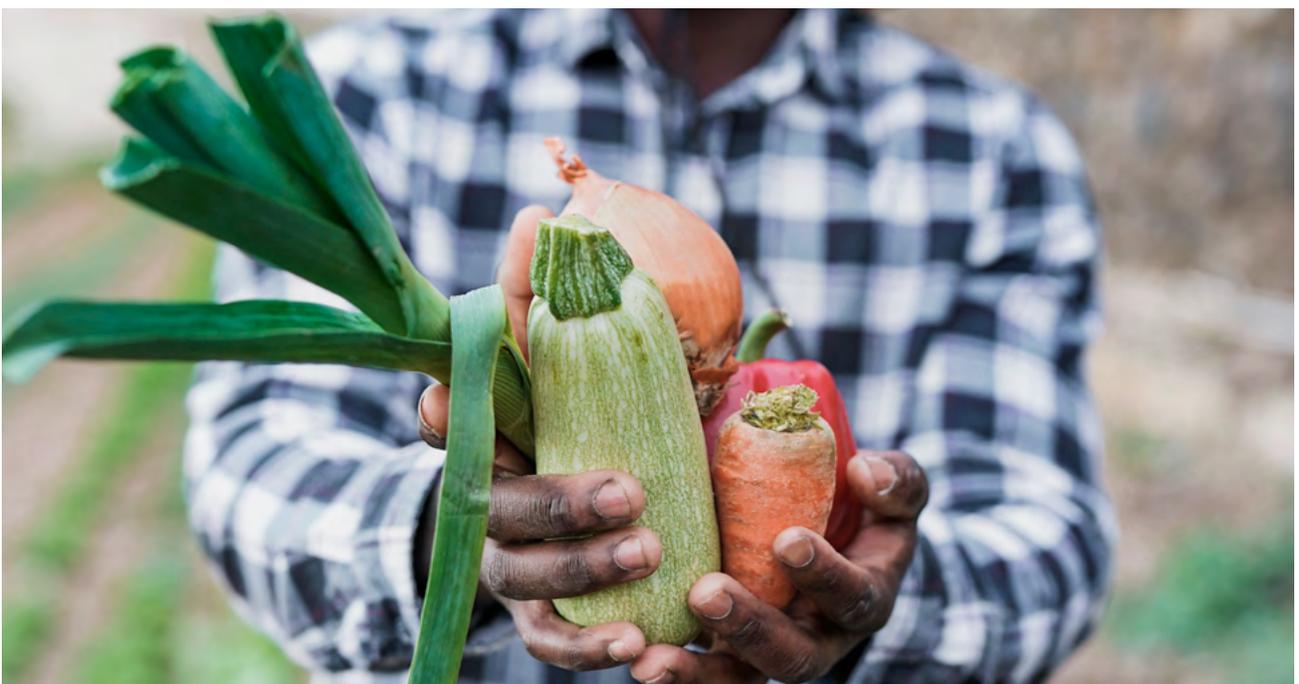
pas toujours fiables.

Bref, j'ai pris le temps au cours de la dernière décennie, d'observer par moi-même au Cameroun, au Burkina Faso et au Bénin, et j'ai finalement réalisé ma « short-list » de 10 activités, dont je vais vous partager ici les 5 premières :

1 LE SECTEUR DE L'AGRICULTURE EN GÉNÉRAL, ET LA PRODUCTION AGRICOLE EN PARTICULIER.

Le slogan « l'Afrique est le grenier du monde » n'est pas une utopie. Bien au contraire. En effet, avec 60 millions d'hectares de terres arables disponibles, il y a de quoi faire.

Mais il faut reconnaître qu'il y a quelques problèmes à résoudre avant d'en arriver à ce stade. Il y a la question du foncier, bien évidemment, les équipements, les



Crédit photo @AdobeStocks 424039043



**L'agriculture
occupe 55% de la
population active
en Afrique.**

- Source Banque Mondiale

Crédit photo @AdobeStocks 538097089

fertilisants, l'administration, la monnaie en Afrique Francophone, etc....

Pour autant, la véritable opportunité sur laquelle je veux attirer l'attention, c'est que l'Afrique n'est pas (encore) le grenier des africains eux-mêmes. Que la Côte-d'Ivoire produise 40% du cacao mondial, ne nourrit pas les Ivoiriens. Le business n'est même pas véritablement lucratif pour le pays, dans la mesure où il ne permet toujours pas à ce dernier de se positionner dans les 10 premières puissances économiques du continent...bien loin de là.

Non, l'opportunité dans la production agricole se situe dans le modèle qui permettra de nourrir sainement les 1,4 milliards d'africains qui vivent sur le continent.

Selon la Conférence des Nations Unis

sur le Commerce et le Développement (CNUCED), le continent importe pour plus de 60,5 milliards de dollars de denrées alimentaires chaque année (dont le riz en tête, le blé, le maïs et les oléagineux) et exporte principalement des cultures dites « commerciales » (cacao, coton etc...).

Les populations africaines comme partout ailleurs, ont besoin de fruits, de légumes et de céréales pour l'alimentation humaine. Donc au regard des volumes de produits importés, j'en déduis sans trop de risque, que le marché potentiel intérieur est de l'ordre de...60,5 milliards de dollars chaque année ☺. Selon la Banque Africaine de Développement (BAD) ce chiffre devrait atteindre 110 milliards de dollars en 2025. La raison principale selon l'institution, serait le faible niveau de rendement des exploitations agricoles avec un rapport de 1 pour 5 par rapport à la Chine par exemple.

En d'autres termes, un hectare de céréales a un rendement en Chine, 5 fois supérieur à la même surface cultivée sur le continent africain...

Alors certes, l'agriculture demande un peu d'investissement, si on veut la faire « à l'occidentale » avec une forte mécanisation, des fertilisants chimiques et de la technologie. Mais si on se dit que l'agriculture biologique et la slow économie sont des approches responsables à long terme, on peut mettre dans la balance (au passage), que l'on va produire tout en préservant les sols, lutter contre l'exode rural en créant des emplois durables dans les campagnes et dynamiser les zones rurales en créant autour des exploitations agricoles faiblement mécanisées, des écosystèmes vertueux pour la production, la consommation et la transformation des produits locaux.

Bref...l'investissement dans une production agricole durable pour des produits vivriers, présente un fort potentiel de gains à court et à long terme car :

- Les terres sont disponibles et de bonne qualité
- La population (consommateurs) est en forte croissance, et majoritairement jeune et rurale
- Les produits proposés à l'importation sont de plus en plus chers et de moins en moins bonne qualité
- La distribution est majoritairement en cycle court

2 LE SECTEUR AGRO-INDUSTRIEL ET LA TRANSFORMATION POUR L'ALIMENTATION HUMAINE.

Dans la continuité de l'opportunité du secteur de la production agricole, il y a son corollaire qui est la transformation pour l'alimentation humaine.

Lorsque l'on est basé sur une production agricole responsable, on est sûr des saisonnalités naturelles. Par exemple, la saison des mangues, la saison des tomates etc... Grâce à une industrie semi-artisanale de la transformation de ces denrées naturelles, on peut garantir la disponibilité des produits en contre saison.

Les opportunités là sont multiples en matière de conservation des légumes et des fruits (découpés, écrasés, pasteurisés, surgelés, séchés etc...). Le potentiel est d'autant plus élevé que l'on assiste sur l'ensemble du continent, à une

concentration de plus en plus forte des populations dans les centres villes. Il faut prendre en considération que selon les données Afropolis de l'OCDE (qui datent de 2015...), 49,86% de la population du continent vivrait en ville. Et, que cette tendance est en forte accélération depuis 2015. Selon les estimations de l'OCDE, « d'ici 2050, l'Afrique devrait connaître le taux de croissance urbaine le plus rapide du monde. (...) Les villes africaines devraient abriter 950 millions d'habitants supplémentaires » (source OCDE/CSAO (2020), Dynamiques de l'urbanisation africaine 2020 : Africapolis, une nouvelle géographie urbaine, Cahiers de l'Afrique de l'Ouest, Éditions OCDE, Paris, <https://doi.org/10.1787/481c7f49-fr>)

En résumé, l'investissement dans la transformation agricole pour l'alimentation humaine présente un fort potentiel de gains



Crédit photo @AdobeStocks 398057906



Crédit photo @AdobeStocks 37947611 - Noix et beurre de Karité

à court et à long terme car :

- Les produits biologiques sont d'excellente qualité gustative
- La main d'œuvre pour la transformation est disponible (même si elle a besoin d'être formée)
- Le volume des consommateurs potentiels est non seulement significatif, mais également en constante progression
- Il y a (encore) très peu de

concurrence locale avec des produits transformés de bonne qualité, et en quantité suffisante.

3 LE SECTEUR AGRO-INDUSTRIEL ET LA TRANSFORMATION POUR LES COSMÉTIQUES.

Il y a des matières premières dont la qualité est reconnue dans le monde entier, par les plus grosses entreprises dans les cosmétiques. Mais comme pour de

nombreuses industries, il n'y a quasiment pas d'entreprises africaines qui aient industrialisées la confection des produits cosmétiques finis. Tout du moins, peu ou pas en zone francophone.

Or, au regard de la diversité des populations sur le continent et la richesse des cultures endogènes, il existe des multitudes de rituels cosmétiques et de beautés, qui se transmettent de génération en génération. Sans aller dans des modèles hyper industrialisés, il existe donc une opportunité de proposer des solutions cosmétiques, manufacturées en petites et moyennes séries, pour un public de consommateurs locaux et internationaux, en quête de produits originaux et naturels.

Pour information, selon un rapport 2022 sur le marché des cosmétiques naturels et organiques, la taille du marché mondial était de 9,6 milliards de dollars en 2021, et estimé à 16 milliards d'ici à 2028. La part de l'Afrique est, quant à elle, estimée à 653 millions de dollars d'ici à 2024 (source : <https://www.mordorintelligence.com/>).

En résumé, l'investissement dans la transformation agricole pour les produits cosmétiques présente un fort potentiel de gains à court et à long terme car :

- Les matières premières sont disponibles surplace
- La main d'œuvre pour la transformation est disponible (même si elle a besoin d'être formée)
- Il existe autant de recettes et de rituels de beautés qu'il y a de cultures sur le continent
- Le marché mondial des produits cosmétiques est en forte



Crédit photo @AdobeStocks 184658285 - Toile de jute et fibres naturelles

progression partout dans le monde et en Afrique en particulier, avec une appétence particulière pour les produits naturels.

4 LE SECTEUR AGRO-INDUSTRIEL ET LA TRANSFORMATION POUR L'INDUSTRIE TEXTILE.

Cette opportunité est un peu moins évidente mais présente un très fort potentiel. En effet, un échange fort productif avec le Professeur TWEBAZE (Ouganda), chercheur en génie textile (M.Sc.) sur les fibres de banane et autres fibres naturelles, j'ai pris conscience du potentiel extraordinaire

pour la transformation des fibres naturelles de plusieurs de nos plantes, en matières textiles. Il s'agit notamment, de la fibre de banane, fibre d'ananas, fibre de coco etc...

Au-delà de l'opportunité pour des produits innovants à très forte valeur ajoutée, ces produits ont une forte valeur écologique par nature, car basés sur la transformation des « déchets » d'une culture principale.

Pour la banane par exemple, on utilise le stipe après la récolte des fruits. Pour l'ananas, on utilise les feuilles de l'ananas (le rejet), après la récolte du fruit etc.... En d'autres termes, on valorise les déchets et,

on crée une nouvelle filière à part entière, à forte valeur ajoutée.

L'opportunité ici est claire, mais demande un certain niveau d'investissement pour la recherche et développement, avant de pouvoir passer à la production finale.

5 LE SECTEUR DU TRANSPORT ET LA MESSAGERIE DITES DU DERNIER KILOMÈTRE.

Nous avons, je pense, (presque) tous entendu parler du « business de taxi » au pays. Il ne s'agit absolument pas de cela ici. Je fais ici référence à la logistique de

distribution pour les entreprises et pour les particuliers.

J'ai constaté, notamment au Bénin, qu'il existe plusieurs solutions pour la livraison de marchandises en petits et gros volumes. Il y a :

- Les poussettes qui sont tirées par de jeunes hommes à pied
- Les motos qui vont servir pour la livraison d'à peu près tout...
- Les tricycles qui transportent plutôt des marchandises pour les commerçants
- Les taxis ...qui livrent à peu près tout...
- Et les petits utilitaires et camionnettes ... qui servent à livrer à peu près tout

Tout va dépendre des distances, et surtout

de la valeur de la marchandise.

En tous les cas, avec l'avènement du E-commerce et dans tous les cas, la forte urbanisation de nos villes, les modes de vie et de consommation ont évolués. On peut aujourd'hui se faire livrer à peu près tout au travail ou à domicile. C'est parfois un peu cocasse mais globalement, cela fonctionne très bien...quand on est patient.

Il y a donc une sérieuse opportunité à développer des sociétés de livraisons, qualitatives, pour les entreprises et les particuliers. D'autant qu'avec l'adressage des rues et la vulgarisation du GPS, il est devenu très aisé de s'orienter dans les villes africaines.

Donc, en résumé, l'investissement dans la messagerie de dernier kilomètre, présente

un fort potentiel de gains à court et à long terme car :

- L'urbanisation galopante sur le continent s'accompagne d'un changement profond dans les modes de consommations
- L'adressage des rues dans les villes africaines est désormais une réalité
- La main d'œuvre pour la livraison BtoB et BtC en centre-ville est disponible (même si elle a besoin d'être formée)

Voilà, c'est tout pour aujourd'hui ! Rendez-vous dans le prochain numéro de K-World pour découvrir les 5 autres activités dans lesquelles il existe, selon mon expérience, de belles opportunités d'investissement sur le continent africain. ■



Le marché mondial du colis est estimé à \$376,03 Milliards en 2021, en croissance de +10,26% d'ici à 2027 grâce notamment à l'essor du E-Commerce.

- Source www.mordorintelligence.com

Crédit photo @AdobeStocks 520749649

Dossier spécial

**Face à la
situation socio-
économique et
politique sur
le continent
africain, faut-il
rester ou partir ?**

Ici ou ailleurs, il faut réinventer la modernité africaine... !

Dans cette guerre de mondialisation socioéconomique sans fin, il n'y a que la recherche de soi qui puisse vous garantir une place d'honneur au milieu des nations.

par **Elias Mahoutondji Djividé**



Crédit photo @Giga Bénin

Doit-on partir à la recherche de soi-même ?

Chaque jour que le ciel nous fait grâce, nous avons tendance à pousser nos limites en termes de globalisation, de brassage interculturel et de progrès. Ainsi, que cela soit ici ou ailleurs, nous faisons face à une horde d'informations et de réalités diverses qui nous sont inhabituelles.

D'aucuns, à la première heure, se laissent emporter et par la suite voient leur identité se dissoudre à petit coup. Cependant, les esprits avertis savent faire la part des choses et ne se laissent pas influencer négativement. C'est d'ailleurs, ce à quoi nous sommes invités si véritablement nous voulons être nous-même et entrant dans le concert des nations. Nous devons nous connaître à travers l'appropriation de nos sources, de nos valeurs culturelles et culturelles.

Nous devons nous forger une identité au milieu des autres pour éviter de nous noyer.

Est-ce qu se plaindre résout le problème de l'africain ?

J'ai souvent entendu que le monde évolue à une vitesse de croisière et que les réalités socioéconomiques ont changé. D'accord. J'ai aussi entendu dire que le continent africain est en retard par rapport aux autres. Je dis d'accord. J'ai entendu encore ces milliers de jeunes africains à qui l'on a répété que nous

sommes des sous hommes, dire que " il n'y a pas d'opportunité ici ". Et tout le monde se plaint parce que plongé dans une vision comparatiste par rapport à l'ailleurs. Mais il ne devrait pas y avoir lieu.

Vouloir vivre une modernité aux normes des autres peuples en tant qu'africains ou afro descendants, ne résoudra pas le problème " pauvreté" tel qu'ancré dans les esprits faibles. Ce ne sera que de l'imitation aveuglée du modèle des autres, défini à partir d'eux-mêmes. Je suis d'accord que nous sommes humains autant que les autres et que nous devons nous ouvrir au monde et aller chercher ce qu'il y a de meilleurs chez eux. Mais à partir de quoi ? De quelle vision ? Qu'avons-nous à apporter à la table des discussions ?

Ce sont des questions que chaque jeune africain ou afro descendant vivant ou non sur le continent africain, devrait sans doute se poser. La modernité telle que conçue par les autres peuples ne nous arrange pas forcément. Il nous faut réinventer la nôtre à partir de nous-même. Ce n'est qu'à ce prix que nous pourrons bâtir un continent assez fort, où tout le monde s'empressera de venir vivre.

Partir ou rester ?

C'est la grande question que la jeune génération africaine femme comme homme, se pose. Mais la réponse à cette interrogation importe peu dans le processus



Crédit photo @AdobeStocks 513566692

de réinvention de la modernité africaine. K-WORLD s'est penché sur la question en menant des enquêtes auprès de différentes personnes vivant sur le continent et dans la diaspora. Des avis recueillis par la rédaction, on retient que la majorité des personnes interviewées, trouve que partir n'est plus la solution, qu'elles soient des entrepreneurs sur le continent ici ou ayant déjà eu à faire l'expérience d'immigration. Cependant, notre enquête montre qu'il y a une minorité qui trouve qu'il faut partir pour s'ouvrir au monde, pour apprendre des autres et peut être revenir après. Parce que selon eux, on ne pourra pas se développer en restant fermé sur soi.

Dans ce dossier spécial, l'importance ou non de partir ou de rester pour se construire est explorée par divers acteurs du continent africain et de la diaspora. Découvrez leurs différents points de vues sur la question. ■

Sommaire du dossier //

Introduction	26
Entretien avec Gérardo Marcos CODJO	30
Entretien avec Akofa Akossiw Colette LOLONYO	32
Entretien avec Ibrahima MAMOUDOU	36
Entretien avec Thania EWANE	38
Entretien avec Folashade OGOU	39
Entretien avec Urbain HOUNHOU alias Lolo	42
Entretien avec Morayo Stéphanie OSSE	45
Entretien avec Christy BALLA	47
Conclusion	49



Crédit photo @AdobeStocks 227031310 - Scène de circulation dans la ville de Cotonou, Bénin

Gérardo Marcos CODJO | Ingénieur économiste planificateur, directeur exécutif du Kids Speaker Program (KSP).

« Partir, en soi, n'est pas mauvais. Tout dépend de la vision derrière cette décision. Mais, le pire serait qu'on veuille coûte que coûte partir sans projet et sans grande vision car on a estimé que le bonheur se trouve chez l'autre. »

Ingénieur économiste planificateur de formation, Gerardo Marcos CODJO est un jeune Béninois, Producteur Associé d'un projet innovateur à l'endroit des jeunes adolescents. Dénommé "Kids Speaker Program (KSP)", ce projet donne de nouvelles orientations à l'éducation de base des enfants. Son Directeur Exécutif M. Marcos CODJO a accepté partager avec nous son parcours, son expérience et son

point de vue sur la question "Partir ou rester".

Vous êtes jeune et vous êtes à la tête d'un programme innovateur en faveur des jeunes adolescents. Dites-nous quel est votre avis sur la question : "Partir ou rester ?".

Merci. À la question de savoir s'il faut

choisir de partir ou rester pour se construire, je dirais d'abord que partir n'est pas en soi mauvais. Tout dépend de la vision et l'idée derrière cette volonté de partir. Est-ce que partir coûte que coûte ? Est-ce que partir parce qu'on pense qu'on ne peut pas rester ici pour développer et changer les choses et qu'il faut nécessairement aller ailleurs ? Si la réponse est "oui", là...c'est mauvais. Mais partir dans l'optique d'aller

apprendre, de s'ouvrir au monde entier et de découvrir le monde, est bon.

Pourquoi ? Parce qu'on ne peut pas rester fermé sur soi et vouloir développer le continent. Il faut aller à la rencontre des autres, il faut aller chercher à savoir le process qui est utilisé ailleurs. Et je crois que quand vous aurez fini ces recherches ou parcours, vous pourrez revenir et construire la "maison". Je le dis parce que personne ne viendra le faire à notre place. Nos aînés l'ont peut-être dit : personne ne viendra construire le continent africain à notre place si ce n'est nous-même. Nous sommes les pionniers. Nous sommes ceux et celles à qui incombe la responsabilité de développer le continent.

Pour résumer, il faut comprendre que partir avec pour vision d'aller apprendre, d'aller explorer et revenir servir les siens vaut la peine. Cependant, choisir de rester est peut-être la décision la plus sage mais difficile. Puisque vous n'aurez que le choix de vous battre contre vents et marées pour l'atteinte de vos objectifs.

Alors dites-nous d'où est partie votre initiative dénommée Kids Speaker Program (KSP) ?

L'initiative de mettre en place ce programme est venue à la suite d'un constat au niveau de notre système éducatif surtout dans les pays francophones.

En effet, lorsque nous prenons les pays anglophones : dans leur système éducatif il y a une place qui est accordée aux questions de promotion du développement personnel et d'entrepreneuriat surtout. Ce qui fait qu'aujourd'hui quand on

prend un enfant anglophone et un enfant francophone, les réflexes en matière de comment gagner de l'argent ne sont pas les mêmes. Un enfant issu de notre système éducatif n'est pas souvent prêt pour se lancer dans quelque chose pour y gagner de l'argent. Contrairement à lui, le petit anglophone qui est initié à comment gagner de l'argent, ose et porte des initiatives.

C'est à partir de ce constat que nous nous sommes dits est-ce qu'il ne faut pas mettre un programme en place pour permettre aux enfants d'apprendre les attitudes pour se défendre en société. Et tout cela commence par les questions de leadership, et qui en parle, ne peut pas oublier l'art oratoire. Il y a aussi les questions de développement communautaire.

Ainsi, nous avons rassemblé tous ces éléments pour parvenir à l'élaboration d'une pédagogie bien soutenue et qui permet aux enfants de notre pays le Bénin de pouvoir apprendre de nouvelles choses. Ce que nous mettons dans les "Soft Skills" par exemple. Le but c'est de leur permettre de se démarquer de la masse et qu'à coup sûr, qu'ils aient un impact positif sur le monde. Oui ! Notre vision est grande.

Quels sont alors les résultats que vous avez eu jusque-là pour le compte de KSP ?

En tant que planificateur, quand on est dans un projet ou une activité, ce qui prouve réellement que ce dernier évolue ce sont des indicateurs. Et donc si je dois prendre un premier indicateur de cette activité que nous menons, c'est l'adhésion des parents et des enfants. L'intérêt qu'ils portent à notre projet. Nous avons commencé avec un

effectif insignifiant mais aujourd'hui nous sommes à plus d'une centaine d'Allumini. Ces enfants que nous formons sont des esprits véritablement challengers. Ce sont des enfants qui, avant d'être intégrés au programme, sont incapables de dire bonjour devant une foule. Mais aujourd'hui, ils peuvent prendre la parole devant une foule de 400 voir 500 personnes sans trac pour dire ce qu'ils pensent de la vie.

Nous pensons que c'est déjà un bon début. Alors considérant ces deux indicateurs là, ces enfants métamorphosés positivement et l'intérêt que les parents portent à cette initiative, nous pouvons dire que nous sommes sur le bon chemin et que le meilleur reste à venir.

Au Kids Speaker Program, avez-vous des initiatives qui mettent la question de panafricanisme au cœur des échanges ?

Chez nous à KSP, la question du panafricanisme est d'autant plus importante puisqu'elle suscite plus de questionnements tels que : « Est ce que le monde de demain permettra à nos enfants d'aimer l'Afrique ? Est-ce qu'ils auront cette passion de tout donner à ce continent ? Etc. »

Surtout en ce contexte de globalisation où tout le monde veut aller explorer le monde considéré comme « village planétaire ». Mais, nous, nous voyons la question sous cet angle : même si le monde est devenu « village planétaire » il y a des petits hameaux et c'est l'ensemble de ces hameaux qui forme le grand « village ». Je souligne par là qu'il est important d'aimer son hameau avant de prétendre aimer le



"Aujourd'hui ils peuvent prendre la parole devant une foule de 400, voir 500 personnes, sans trac"

- Géraldo Marcos Codjo

grand village. L'Afrique considérée comme un hameau à l'intérieur du grand village planétaire qu'est le monde est à aimer.

Et c'est d'ailleurs pourquoi au cœur de nos programmes et pédagogies, nous parlons du panafricanisme non violent. Ce sont des enfants à qui nous apprenons à avoir confiance en eux. Nous leur montrons une certaine image d'eux en termes de grandeur. Et nous les incitons à cultiver l'amour pour son pays et pour son continent.

En revanche, nous ne sommes pas partisans du panafricanisme violent. Nous sommes pour un panafricanisme ouvert et constructif. Merci.

De votre expérience de jeune entrepreneur, pouvez-vous nous dire quel est votre constat par rapport aux réalités du terrain ?

Je peux déjà dire que le système francophone dans lequel nous évoluons ne nous permet pas un vrai décollage dans les initiatives entrepreneuriales. On a l'impression contrairement à l'espace anglophone qu'il y a un certain nombre de choses qui ont faussé la base.

Pour la masse, l'entrepreneuriat est la porte de sortie quand ça ne bouge pas dans d'autres domaines. C'est une idée aberrante. L'entrepreneuriat est une question de passion qu'on entretient depuis le bas âge. On ne vient pas là parce qu'on a échoué ailleurs. Nous devons comprendre cela dans notre espace francophone. C'est de mon expérience que je l'ai appris. Si vous n'êtes pas un passionné, vous ne pouvez jamais y arriver. ■



Crédit photo @AdobeStocks 431763161 - Fève de cacaoyer mure - Kpalimé, Togo

Akofa Akossiwo Colette LOLONYO | Agent de développement, animatrice, formatrice, coordinatrice régionale, femme d'entreprise et responsable de l'institut Manakel Consulting

« Partir de l'Afrique n'est pas la vraie solution. Ce qui urge est de comprendre notre identité et se rendre compte de nos potentialités. »

Née à Kpalimé au Togo, Akofa Akossiwo Colette LOLONYO est agent de développement, animatrice, formatrice des coopératives de femmes, coordinatrice régionale des plateaux ouest et femme d'entreprise et responsable de l'institut Manakel Consulting à Kpélé (au Togo).

De son expérience d'entrepreneure dans l'agrobusiness, Colette LOLONYO nous a fait l'honneur de donner son point de vue sur la fatidique question "Partir ou rester ?".

Forte de son parcours enrichissant et de la diversité de ses compétences en matière de politique de développement, Colette LOLONYO a trouvé pertinente la question, "partir ou rester ? ", qu'elle lie

à la problématique de la construction de l'Afrique.

Quel est votre point de vue par rapport à la question : "Partir ou rester" ?

Merci. Voilà la question fatidique posée. Répondre à cette question ne sera pas chose aisée. Vous m'amenez là dans un vaste champ. Sourire ! Néanmoins, on peut trouver la meilleure formule pour y répondre.

Alors, je vais d'abord partir d'un constat général. En effet, depuis des siècles nos aïeux et ainés ont fait recours à l'occident et l'orient pour construire le continent

africain mais aujourd'hui, lorsque nous tournons le regard dans tous les sens, on voit que le résultat n'y est pas. Ils ne sont pas parvenus à une vraie avancée dans le processus du développement.

Lorsqu'aujourd'hui, nous partons vers nos communautés à la base, nos villages où nous voyons que l'exode rural reste encore un fait d'actualité, partir de l'Afrique n'est pas la solution. C'est comme ça qu'il faut comprendre terre à terre d'abord.

Selon vous il n'est pas question de partir. C'est bien ça ? Et pourquoi voyez-vous les choses dans ce sens ?

Je l'ai affirmé un peu plus haut et j'insiste, partir de l'Afrique n'est pas la solution. Puisque je ne crois pas que l'extérieur nous donnera tout ce dont nous avons besoin pour nous construire. Aux vues de mes expériences à travers mes prestations sur le terrain avec les coopératives des femmes,

je trouve que l'Afrique regorge assez de potentialités pouvant servir à la construire. Lorsque je fais un retour sur les moments difficiles qu'a engendré la COVID19 dans nos pays où les barrières ont été posées et l'importation rendue impossible, nos communautés à la base, nos localités sont arrivées à développer une certaine résilience pendant ce temps de catastrophe. Nous avons vécu avec nos moyens locaux typiquement africains. Voilà ! C'est ainsi que nous devons apprendre à développer au quotidien des habitudes à partir de nos ressources à nous : s'autosuffire. Et je crois même que comprendre que notre identité est la meilleure serait la solution pour parvenir à la construction de cette nouvelle Afrique que tous, nous rêvons. Et partir n'est pas la solution.

Et quelle démarche stratégique recommandez-vous ?

On doit s'engager dans l'entrepreneuriat.

Pas seulement ce que je fais au niveau agricole avec les femmes. Je veux dire l'entrepreneuriat général qui nous permettra d'être autonomes et plus résilients face à tout ce que nous aurons comme obstacles devant nous.

Pouvez-vous nous dire s'il y a possibilité d'espérer un lendemain meilleur si vous vous référez aux réalités quotidiennes du monde de l'entrepreneuriat ?

Oui. Il y a de quoi espérer un lendemain meilleur. Avec foi je crois que l'entrepreneuriat peut sortir l'Afrique de l'ornière dans laquelle elle est engouffrée depuis des lustres. Nous pouvons construire l'Afrique de nos rêves avec plus d'audace dans les initiatives entrepreneuriales.

Mais, en même temps nous devons penser aux obstacles que nous rencontrons. Dans l'entrepreneuriat, il y a pleins de chose et



AREOLIS

+229 91 39 24 24



Crédit photo Orance Houngponou

#RévolutionnerAutrement

22% des adultes seulement exercent le métier dont ils rêvaient enfant

Source : Konbini.com

Crédit photo @AdobeStocks 440947010

ceux qui y sont peuvent le témoigner. Il y a beaucoup de choses qui découragent à aller de l'avant. Cependant, les avertis comme engagés n'entendent pas baisser les bras. On avance malgré tout puisque la mission de l'entrepreneur est d'accompagner les gens dans la résolution de leurs problèmes. C'est d'ailleurs l'une des raisons pour lesquelles on ne compte pas abandonner. Le fait accroîtrait exponentiellement nos difficultés au quotidien. C'est fort de cela que j'appelle nos dirigeants politiques à accompagner nos jeunes entrepreneurs dans leurs aventures à atteindre leurs objectifs.

Il y a les difficultés et elles ne cessent de s'accroître mais cela dépend dans quels types de projets ou d'initiatives vous vous êtes engagés.

Dites-nous, en quoi consiste réellement vos actions dans le domaine de l'entrepreneuriat ?

Mon engagement dans l'entrepreneuriat touche plus l'identité africaine que je veux garder par rapport à mes valeurs dans

la consommation et dans mes valeurs culturelles. C'est sur cette identité que je porte, que je compte me sortir du joug de la colonisation, parce qu'on ne peut pas dire que la colonisation est finie.

Et si nous devons réinventer la modernité africaine afin de nous permettre de rester nous-même, quelle sera votre approche ?

La première des choses à faire c'est l'éveil de conscience. Je trouve que c'est primordial. Travailler sur l'éducation à la base. Nous devons éduquer nos enfants à aimer ce que nous sommes. Ce qui va permettre à ce petit africain de ne pas rêver demain des graffiti de Paris qui ne nous appartiennent pas. Il faut apprendre au petit africain à commencer à aimer les Tatas Sombas de chez nous avant de rêver de la tour Eiffel de Paris sur laquelle il n'a aucun pouvoir et n'en aura jamais.

Quelles sont alors vos aspirations pour l'Afrique d'ici 10 ans ?

D'ici 10 ans, j'aurais souhaité avoir au

niveau de mes communautés à la base que j'accompagne, les revenus des ménages accrues. Au moins l'autonomisation doit plus se sentir. J'aurais aimé avoir des témoignages percutants de la part de ces nombreuses femmes que j'accompagne dans les initiatives agro-business. Je veux voir des nouvelles entreprises créées par ces femmes que j'accompagne pour me rendre compte que j'ai fait le bon combat et qu'il y a évidemment de quoi rester ici pour se construire et bien. Voilà un peu mes aspirations d'ici 10 ans pour le continent africain.

Quels conseils voulez-vous donner à cette minorité de jeunes qui comme vous, croit que le continent africain dispose d'atouts qu'il faut exploiter pour le construire ?

J'exhorte mes compagnons de lutte dans le domaine de l'entrepreneuriat à plus de persévérance et à croire à ce que nous faisons. Je les encourage à garder la barre haute car un jour nous pourrions sortir notre continent du gouffre grâce à chacune de leurs initiatives entrepreneuriales. ■



"Nous devons nous armer de patience et de créativité".

- Ibrahim Mamoudou

Ibrahim Mamoudou, Directeur de A.S.D. Consulting - Crédit photo @Studio Douze Douala

Ibrahim MAMOUDOU | Entrepreneur camerounais dans le milieu associatif, directeur du cabinet A.S.D. Consulting

« Il n'est pas évident de se construire ici mais il y a de quoi y rester. Ce qui nous manque c'est la patience et la créativité. »

Contrairement à cette horde de jeunes qui pensent toujours qu'il n'y a qu'ailleurs pour se construire, Ibrahim

MAMOUDOU, jeune entrepreneur camerounais très dynamique et très actif dans le milieu associatif et leadership,

pense qu'il y a de quoi rester en Afrique pour bâtir son avenir et celui de sa communauté.

Il prône une vision d'entreprise responsable et rentable. Il livre à K-WORLD sa vision et son expérience.

Vous êtes entrepreneur, leader dans la vie associative de jeunesse. Quels sont vos points de vue par à rapport à cette tendance devenue presque la mode "partir de l'Afrique" puisque vous avez choisi entreprendre au Cameroun ?

Avant de donner mon point de vue sur la question, je partais d'abord de la question "pourquoi partir ?". Aussi, je dois situer le contexte de vouloir "partir" et quelles sont les issues après avoir parti. Selon moi, lorsqu'on prend l'Afrique globalement, les jeunes sont confrontés, je ne vais pas dire la pauvreté, mais à d'énormes réalités peu favorables à leur insertion professionnelle.

Par exemple, prenons nos systèmes scolaires et universitaires. Ils déversent chaque année des milliers de diplômés qui viennent sur le marché d'emploi déjà très compétitif. Et du coup ils sont confrontés aux problèmes de chômage d'où cette volonté ardente de partir. Cela se justifie par les propos dans les rues : « il n'y a pas d'emploi ». Ainsi, je trouve que cette tendance en vogue et qui veut qu'on parte, trouve sa source dans la précarité au quotidien et le manque d'emploi.

L'entrepreneuriat qui apparaît comme une alternative pour palier un tant soit peu le phénomène n'est pas aussi réservé à tout le monde.

Mais vous, vous avez choisi d'entreprendre ici. Est-ce à dire qu'il y a quand bien même de quoi rester ici pour construire quelque chose de grand ?

Il n'est pas évident de construire quelque chose de grand ici. Surtout quand on est entrepreneur ; du tout pas ! Mais je pense bien au contraire que d'ici quelques années qu'en terme d'Eldorado il n'y aura que l'Afrique parce que commençons à voir les expatriés qui rentrent dans nos pays. Essayons également de voir les avions qui se posent sur le sol de nos pays chaque jour.

Par exemple, à Douala où je vis actuellement, chaque jour il y a au moins trois vols qui sont remplis d'expatriés. Et si ceux-là viennent ici constamment c'est qu'il y a quelque chose de bon que nous ignorons nous-même. N'en parlons pas encore de nos ressources minières et tout ce que nous avons comme ressources agricoles. Je veux parler de tous ces potentialités dont disposent nos pays.

Alors, à vous entendre il y a bien plus de raison à inviter les gens à rester.

Exactement ! Mais seulement nous devons nous armer de patience et de créativité.

Dans le souci d'une réinvention de la modernité africaine, quelles sont vos aspirations et vos visions ?

Mes aspirations et mes visions pour une Africaine nouvelle et authentique se définissent derrière le slogan que j'ai fait porter à mon Cabinet A.S.D Consulting : « Une vision commune une vision à 360° ».

Mais plus explicitement, ma vision c'est d'avoir en Afrique un monde d'entreprises responsables et rentables. D'où ma mission d'offrir à travers mon cabinet des solutions rentables aux entreprises, aux organisations et aux États, en vue de les accompagner dans la conception et la mise en œuvre de leur projet. Par-là, on doit tous travailler pour atteindre cet idéal-là. Il y a plein de potentialités dont regorge le continent africain. Il faut travailler et y croire et le reste suivra. C'est ça ma vision.

« Nous devons nous armer de patience et de créativité. »

Pouvez-vous nous dire quels ont été déjà vos accomplissements personnels et vos impacts sur votre communauté à travers A.S.D Consulting ?

Intéressant ! En termes de mes accomplissements, je peux déjà dire que j'ai eu à accompagner beaucoup de jeunes en partant de leur idée pour aboutir à la réalisation d'un projet concret. Aussi, j'ai aidé beaucoup de jeunes à créer leur association. Ceci à travers mes coachings et ma formation en leadership.

Par exemple, le programme Shule-Z auquel le Bénin a aussi participé, j'avais eu à coacher une équipe participante avec le projet "Leadership communautaire" et qui a remporté le premier prix au niveau national au et international au Maroc. Il y a également un autre jeune qui entreprend dans la restauration et qui est sorti gagnant du même programme.

J'ajoute aussi que j'ai fait bénéficier plusieurs fois mes formations en leadership, en entrepreneuriat, en esprit de bénévolat et civisme aux jeunes élèves et étudiants.

Voilà un peu. Il y en a beaucoup d'autres que je ne peux pas tout citer maintenant.

Dites-nous quelles ont été vos difficultés sur ce chemin entrepreneurial ?

Ah ah ! Les difficultés, on n'en manque pas. Chaque jour, on en rencontre. Mais, moi les difficultés ne me disent pas grand chose. Si le plan A ne marche pas il y a le plan B jusqu'à Z. Sourire ! Maintenant si le plan de A à Z ne marche pas, je dois recommencer de O à l'infini. Donc il n'y a pas de limite. Je veux simplement trouver la réponse. C'est dire qu'il y a les difficultés mais elles ne nous arrêteront pas. On va y arriver.

Alors quels conseils voudrez-vous laisser à cette catégorie de jeunes entrepreneurs qui comme vous a choisi de bâtir une Afrique nouvelle à partir d'ici et qui ne se retrouve pas dans cette tendance de partir coûte que coûte ?

La première des choses à leur dire c'est d'avoir assez de patience et surtout de se chercher un mentor, un coach. Par la suite, je leur recommande de travailler en réseau puisqu'aujourd'hui et surtout dans le contexte actuel, on ne peut plus faire les choses seul. Il faut qu'ils évoluent en réseau. Une dernière chose ; qu'ils soient tenaces, dynamiques et surtout patients. ■

Thania EWANE | Ingénieure Process Énergie et Environnement dans l'industrie pétrolière

« Je ne peux pas travailler dans mon domaine au Cameroun. Je peux à la limite rentrer pour faire du business. »



Thania EWANE

Thania EWANE est une jeune camerounaise vivant en France. Elle ingénieure process énergie et environnement et travaille dans l'industrie chimique depuis quelques mois après avoir travaillé dans l'industrie pétrolière. Partie du Cameroun depuis 2015, cette pépite de 25 ans trouve que l'atmosphère professionnelle que lui offre la France est très agréable. Elle partage son parcours et son point de vue avec la rédaction de K-WORLD.

Comment est-ce que vous êtes partie du Cameroun ? Quel a été votre objectif de départ ?

D'abord, je ne suis pas partie du Cameroun parce que j'en avais envie ; ce sont mes parents qui ont décidé que je parte. L'objectif c'était que je fasse mes études

en France. Et puis j'avais prévu de me faire embaucher par une entreprise française présente au Cameroun. C'était ça mon objectif et je me suis rendu compte que c'est plus difficile à accomplir.

Au fait, je ne peux pas rentrer au Cameroun et travailler dans mon domaine et être épanouie. J'ai déjà eu une expérience professionnelle dans mon domaine au Cameroun et je n'ai pas du tout aimé. Je n'étais pas à l'aise et je ne pense pas que j'allais pouvoir travailler dans les conditions qui étaient mises en place. Pourquoi ? Parce que c'est une entreprise Camerounaise avec la mentalité camerounaise. Et je ne sais pas pour les autres pays mais le Cameroun est un pays très corrompu et tout part des mentalités.

Alors quelle est votre position par

rapport à la question de partir ou de rester en Afrique pour se construire ?

Faut-il partir ou rester ? J'ai deux positions par rapport à la question. Premièrement, c'est intéressant de sortir pour découvrir autre chose et voir d'autres modèles parce qu'en tant qu'africains, on a souvent des mentalités assez figées. Du coup, je pense que sortir nous permettra d'apprendre des autres et de nous ouvrir. Cela renforce nos acquis dans notre domaine d'études ou tout autre domaine qui nous intéresse. Sur ce point, je suis pour le mouvement.

Mon second point de vue sur la question est qu'il y a certaines personnes qui sont faites pour ne pas partir. [Sourire !] Il y a des gens qui ne peuvent pas vivre facilement à l'étranger. Il leur sera difficile d'apprendre à vivre en Occident et pire en Orient. Je trouve que ceux-là sont faits pour rester. Mais en même temps, il y a des gens qui sont faits pour partir et revenir. Je m'explique. Il y a aussi des personnes qui ont la passion de développer quelque chose de grand impact dans leur pays ou dans l'Afrique en général. Ceux-là ont nécessairement besoin de bouger et de renforcer leurs capacités pour que leur génie explose. Je connais personnellement beaucoup de personnes qui ont fait ce choix et ça leur a bien réussi.

Pour tout conclure, faut-il partir ou rester ? Tout dépend de chacun

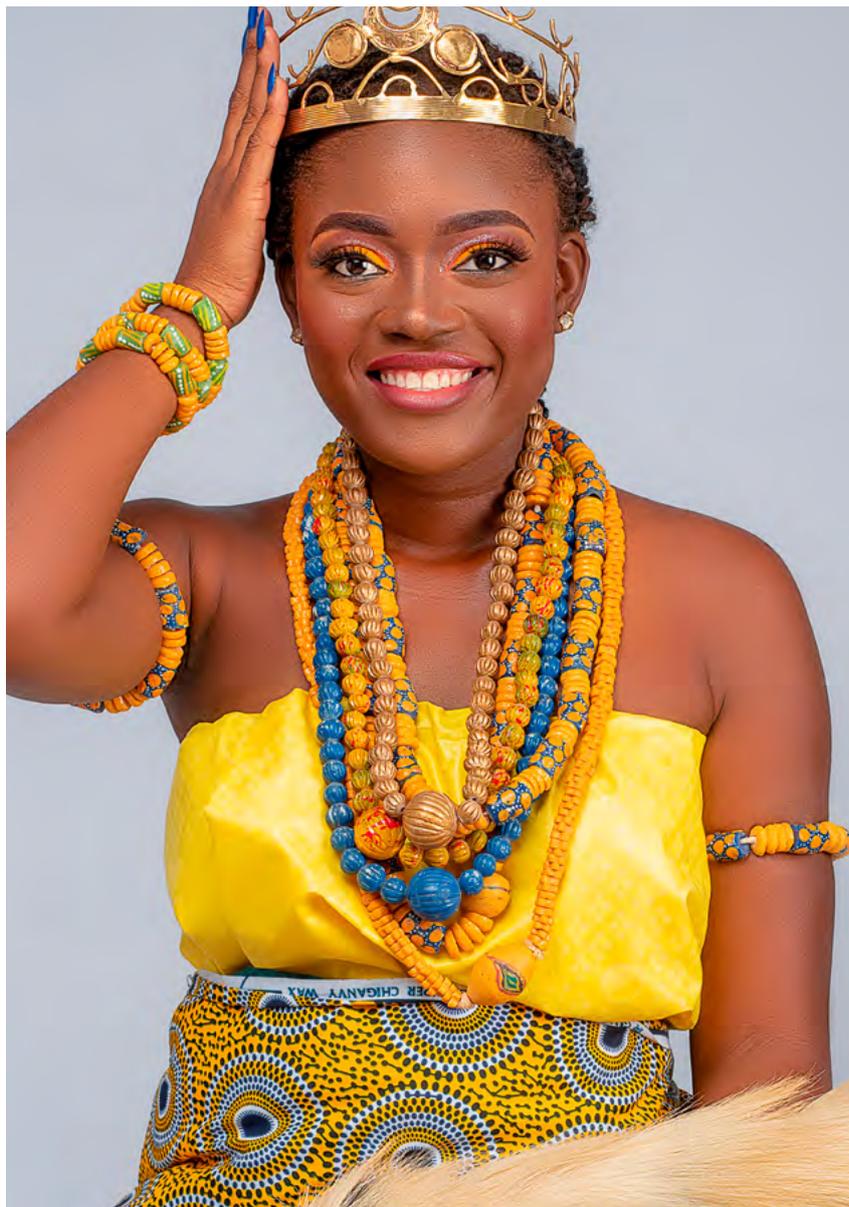
Vous avez choisi de travailler et de rester en France pour des raisons bien précises. Dites-nous ce que vous pensez nonobstant votre position, apporter à la construction du continent africain ?

C'est une grande question. Je vous avoue qu'il n'y a pas quelque chose sur quoi j'ai beaucoup réfléchi. Je disais tout à l'heure que je ne peux pas travailler dans mon domaine au Cameroun. Peut être dans d'autres pays de l'Afrique comme le Nigeria, le Bénin ou la Côte d'Ivoire. En tout cas, je ne sais pas.

Je pense par ailleurs rentrer après faire du business. Je veux développer des activités ou des choses qui ne sont pas encore très développées, très populaires au Cameroun. Je m'explique : je sais que le divertissement, c'est quelque chose de très difficile à avoir. Peut-être que ça a changé par rapport à quand je suis partie.

Le milieu dans lequel j'ai grandi, il n'y avait pas vraiment d'endroits conçus pour le divertissement. Soit on restait chez soi pour s'amuser ou on sortait pour aller chez quelqu'un d'autre. Ce que mes parents n'autorisaient d'ailleurs pas toujours. Donc, c'est quelque chose qui m'a manqué dans mon enfance. Je le rappelle, j'ai été éduquée à l'occidental. Et je n'avais pas eu ces opportunités-là. Du coup, j'ai commencé à voir comment faire pour que dans un futur proche j'installe une infrastructure de jeux au Cameroun.

Je pense également développer des activités touristiques parce qu'on a énormément d'atouts dans ce secteur. Voilà un peu ce que je pense apporter au continent dans un futur pas très lointain. Dans mon domaine professionnel, si je dois faire quelque chose, ce sera en tant que consultante externe. Je ne souhaite pas intégrer le milieu professionnel camerounais. ■



Folashade Ogu - Miss Tourisme Bénin 2022 - Crédit photo @HeirPicture

Folashade OGU : Miss Tourisme Bénin 2022. Étudiante en troisième année de Bachelor Affaires Internationales

« Le fait de partir ou de voyager hors de son pays ou de son continent enrichit à coup sûr notre parcours et notre expérience à l'international. Cela nous permet de voir comment les choses se font ailleurs.. Cette expérience nous donne donc la possibilité de mieux innover. »

Plus connue sous le nom de Shadé, Folashadé OGU est actuellement la détentrice du titre de Miss Tourisme Bénin 2022. Présentement en troisième année

de Bachelor Affaires internationales à l'EM Strasbourg, Shadé OGU nous a fait l'honneur de partager son parcours et ses visions avec K-WORLD.

Vous êtes Miss Tourisme Bénin 2022. Dites-nous comment êtes-vous arrivée là ?

Dans un premier temps, je tiens à vous remercier pour l'honneur que vous me faites à travers cet interview. Ma candidature pour le concours de Miss Tourisme Bénin était dans un premier temps motivée par ma passion pour le voyage. Après avoir vécu au Sénégal pendant deux ans pour mes études, je suis rentrée au Bénin et je ressentais le besoin d'aller découvrir mon pays. J'ai donc entamé une série de voyages, du Nord au Sud du Bénin, et même dans d'autres pays de la sous-région, seule ou en groupe, et à chaque fois c'était juste une expérience incroyable, je rencontrais des personnes bienveillantes sur mon chemin et je découvrais une autre façon de vivre. J'adorais le faire, c'était une réelle passion pour moi.

Donc forcément, ça a fait sens pour moi lorsque j'ai vu l'appel à candidature pour Miss Tourisme Bénin 2022 (MTB2022). Ce n'était pas la première fois que je participais à un concours de cette nature, j'ai déjà eu l'occasion de représenter mon école au concours Reines Des Grandes Écoles au Sénégal et j'avais même esquissé des pas de danse Sahoué sur scène lorsqu'il fallait présenter une culture.

MTB2022 était l'occasion pour moi de rencontrer de nouvelles personnes et de vivre une superbe aventure. Alors oui bien-sûr je me suis bien préparée parce que ça restait un concours et j'ai surtout eu la chance d'être soutenue par ma famille et ma communauté dans cette aventure. Avant d'avoir le titre, je n'étais pas réellement consciente de son ampleur. Ce n'est

qu'après l'avoir décroché que j'ai vu l'impact qu'il pouvait avoir. Il m'a permis d'avoir une voiture (qui facilitait mes déplacements et mes voyages à coup sûr), un terrain, et il m'a également ouvert énormément de portes..

Comment est-ce que nous pouvons garder notre identité lorsque nous nous ouvrons au monde ?

JJe pense que dans cette démarche, il faut savoir s'inspirer sans oublier ou perdre notre identité. Moi, je suis béninoise et je voyage beaucoup. J'ai toujours eu ce sentiment de fierté d'appartenir à cette terre. Et je la valorise autant que je le peux dans mes différentes initiatives.

Alors qu'avez-vous à nous dire sur la question de partir ou rester pour se construire ?

Je dirais que c'est relatif à chacun. J'estime que sortir de notre zone de confort nous permet à coup sûr de grandir. Moi, aujourd'hui, c'est vrai que je suis partie du Bénin mais ça ne veut pas non plus dire que je ne reviendrai plus. Je suis partie pour grandir, je suis partie pour m'ouvrir au monde et sortir de ma zone de confort.

Pour illustrer l'ouverture au monde que mon voyage me permet d'avoir, dans l'université où j'étudie par exemple, j'ai la chance au quotidien de rencontrer des personnes de nationalités et de cultures différentes, que ce soit des Espagnols, des Américains, des Allemands, des Colombiens, des Irlandais, des Français bien évidemment, etc, et c'est toujours enrichissant de pouvoir apprendre des autres. Il y a également un côté structurel dans le sens où c'est assez

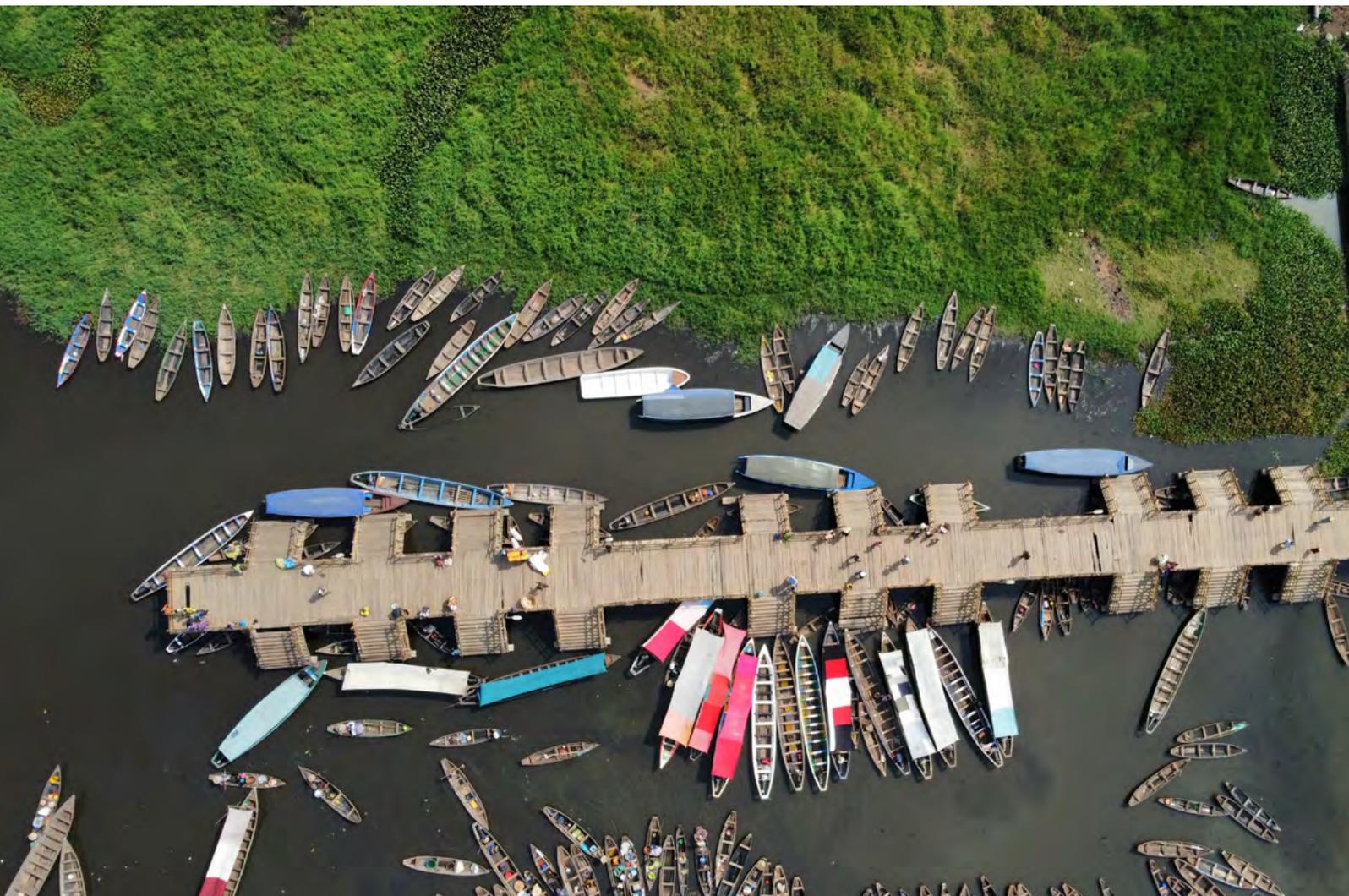
facile quand on comprend comment ça fonctionne de se repérer, et de voyager également à très petit budget. Mais cela ne veut pas pour autant dire que ceux qui sont en Afrique ont moins de chance de réussir. C'est juste que le fait de voyager (peu importe le pays) nous permet d'avoir une certaine ouverture d'esprit et une perspective internationale également. Cela nous permet de voir comment les choses se font ailleurs et nous permet de mieux innover.

Je le réprécise: Nonobstant les avantages de partir, celui qui choisit de rester peut aussi bien se construire. J'ai des connaissances qui sont restées vivre au Bénin (mais qui ont quand même eu l'occasion de voir d'autres pays que le Bénin, même si c'est sur le continent Africain) et qui y réussissent bien leur vie.

Avez-vous des initiatives pour mieux valoriser le Bénin en France où vous vivez actuellement ?

C'est une question qui me trotte dans la tête depuis un bon bout de temps parce que j'aime le Bénin, j'aime mon pays. Et quoi qu'on dise, je vais trouver le moyen de lui apporter une certaine valeur ajoutée. Je pense faire des choses dans le tourisme car c'est un secteur en pleine expansion au Bénin. Je continue d'y réfléchir. Mais ce n'est pas évident de le faire à distance. Une des possibilités pourrait être de m'associer avec des gens qui sont là-bas. Mais la particularité avec mon activité, c'est qu'elle repose surtout sur la crédibilité de mes goûts aux yeux de ma communauté. Donc, il faudra trouver la bonne formule.

A partir de vos expériences de voyages



Crédit photo @Iwaria-inc sur Unsplash - Vue aérienne de la cité lacustre de Ganvié, Bénin

et de découvertes, trouvez-vous que le continent africain a encore une chance d'avoir un lendemain meilleur ?

Sans doute OUI. Lors de mes voyages, j'ai rencontré des africains super talentueux et qui se battent pour donner le meilleur d'eux-même. Il y a aussi le fait que la diaspora s'intéresse de plus en plus au continent et aux opportunités à y saisir. Je pense dans tous les cas que nous avons les ressources pouvant nous permettre d'y arriver. Néanmoins, ce qui pourrait faire défaut, ça pourrait être le manque d'expertise ou l'état d'esprit et la patience qu'il faut pour pouvoir le faire. Je prends un

exemple simple: j'ai remarqué dans certains endroits que certaines personnes qui excellent dans un domaine donné, au lieu de voir comment communier leurs efforts et collaborer ensemble auront plutôt tendance à voir les autres comme leurs adversaires/concurrents.

Donc voilà, hormis cet état d'esprit, je crois que nous avons les ressources nécessaires pour construire un lendemain meilleur pour le continent.

Quels conseils avez-vous à donner à ces jeunes qui font de leur mieux pour faire rayonner le continent

africain à travers leurs initiatives et entreprises ?

Je leur dirai simplement BRAVO. Bravo pour leur courage et leur persévérance parce que je sais que ce n'est pas tous les jours facile. Je leur dirai également que malgré les difficultés, qu'ils gardent toujours en tête pourquoi ils ont commencé et qu'ils restent focus. C'est de notre responsabilité de donner une nouvelle image au continent africain, une image beaucoup plus valorisante que celle qu'on a l'habitude de voir à la télé et dans les documentaires. Il y a beaucoup de choses à faire, nous devons donc nous mettre au pas! ■



"Nous devons (...) observer (...) où ils ont échoué et installer les piliers de notre modèle de développement."

- Urbain Hounhoui, alias GodSun Lolo

Urbain Hounhoui alias GodSun Lolo - Crédit photo @DebraguessImages

Urbain HOUNHOUI alias GodSun Lolo | Coach en fitness et mannequin

« J'ai été désagréablement surpris d'une chose quand j'étais arrivé ici en Allemagne. C'est le côté social. J'ai passé trois mois sans avoir eu l'opportunité d'entendre une autre voix que celle avec qui je suis. »

Coach en fitness et mannequin, Urbain HOUNHOUI alias Lolo est un Béninois vivant en Allemagne depuis plus de 05 ans. Ayant travaillé pendant des années à Cotonou en tant que coach fitness et

mannequin avant d'arriver à la décision de partir, Urbain HOUNHOUI a accepté partager avec K-WORLD son expérience en tant qu'immigré et nous donner son avis sur la question de partir ou rester.

Dites-nous qui êtes-vous ?

Je suis Urbain HOUNHOUI alias Godsun Lolo. Je suis Béninois vivant en Allemagne depuis plus de 05 ans. Je suis coach en

fitness et mannequin depuis que j'étais à Cotonou. Je suis en train d'avoir 38 ans.

Du Bénin en Allemagne, vous n'avez pas choisi autre profession que celle du coaching en fitness. Alors pourquoi êtes-vous arrivés à prendre la décision de partir ailleurs ?

C'est un peu costaud la question ! Sourire. Moi je suis issu d'une famille pauvre. Oui... si je dis pauvre c'est vraiment pauvre. Les conditions de vie ne m'ont pas vraiment permis d'avoir une vie aisée en tant que tel.

D'abord, j'ai perdu mon papa très tôt (6 ans je crois) et par la suite j'ai perdu également mon unique grand frère (je devrais avoir 15 ans). Du coup, ma mère n'ayant pas une bonne situation financière et déprimée quelque peu par la perte de ces deux êtres chers, n'avait pas pu s'occuper de moi sur un long terme. Très tôt, je me rends compte que c'est moi qui devrais m'acheter mon kaki et les fournitures scolaires et autres. La responsabilité devenait trop grande pour moi. Je devrais m'occuper de la famille en payant les factures et autres charges mensuelles. J'avais déjà commencé à exercer en tant que coach personnel de deux familles. Donc je gagnais mais c'était insuffisant aux vues de tout ce qui m'incombait comme responsabilités.

J'ai commencé à réfléchir à comment faire pour mettre la famille à l'abri. J'avais installé une salle de gym à Agblangandan avec quelques machines pas trop puissantes. Je gagnais un tout petit peu quand quelqu'un qui avait déjà de nombreuses salles de gym un peu partout dans la ville est venu s'installer à 500 m de moi. C'est le calvaire. En deux mois, il m'a

pris tous mes clients. J'ai abandonné par la suite et j'ai commencé à exercer en tant qu'employé dans d'autres salles de gym à Cotonou.

C'est le déclic de ma volonté de partir. Quelques temps après avoir servi d'autres patrons, je me suis rendu compte qu'à l'allure où vont les choses, je n'arriverai pas à mettre la famille à l'abri de si tôt et de concrétiser mes rêves personnels. En tout cas, ce ne sera pas dans 20 ans. Voilà que l'expérience de vie aujourd'hui est ce que tous nous savons.

De là, après des renseignements pris chez des amis, je me suis lancé dans la recherche de correspondants. Je suis tombé sur quelques-uns qui sont surtout des femmes. Finalement, j'ai pu convaincre une d'origine allemande qui m'a rendu visite successivement deux fois ici au Bénin.

Après quelques mois, tout fut préparé et je suis parti. Voilà un peu les circonstances. Mon but en quittant Cotonou est de proposer les mêmes services ailleurs et de gagner un peu plus d'argent pour voir la situation de la famille plus reluisante.

En quittant Cotonou vous poursuiviez un seul objectif principal celui de proposer vos mêmes services à l'extérieur et gagner un peu plus d'argent. Dites-nous quelle a été votre première expérience une fois en Allemagne ?

Bon...il y a d'abord ce gros mensonge auquel nous croyons quand nous sommes au pays et qui nous rattrape ici. Moi je remercie Dieu parce que je me suis renseigné un tout petit peu avant de m'engager. Sinon

durant mes trois premières années ici en Allemagne, j'ai enduré vraiment ce que je n'avais jamais imaginé voir en Europe.

Je veux dire que quand nous sommes à Cotonou, nous avons une image tellement fautive de l'occident en général. En fait, les sources par lesquelles nous nous renseignons sur l'occident leur appartient. Et c'est paramétré de sorte que nous n'avons qu'à voir le côté fabuleux de leurs pays. C'est ce qu'eux veulent que nous voyions.

De mon expérience, j'ai été désagréablement surpris quand je suis venu ici. La toute première des choses qui m'a frappé froidement dans le dos c'est le côté social. C'est-à-dire la communication.

Quand je suis arrivé, j'ai passé plus de trois mois sans avoir l'opportunité d'échanger avec quelqu'un d'autre. Je n'écoutais qu'une seule voix : celle de ma conjointe. C'était presque impossible pour moi de sortir et d'engager une discussion avec quelqu'un d'autre. Juste pour lui dire bonjour.

C'est vrai que dans les grandes villes comme Berlin et Munich, l'on peut rencontrer les gens de sa communauté et s'échanger quelque peu mais ce n'est pas toujours évident là où je suis. J'avais essayé un jour d'aller à la gare dans l'intention de saluer les gens mais tous mes efforts ont été vains. Personne ne s'arrêtait au fait. C'est bizarre ! sourire. Je me suis posé la question : dans quel monde je suis là ?

A part cette douloureuse expérience, j'ai été confronté au fait que je n'ai pas droit d'être impulsif. C'est le système qui est fait ainsi. Vous ne pouvez pas vous lever un jour

et dire que vous voulez mettre en œuvre une initiative. C'est presque impossible. L'Allemagne est organisée de sorte que tout est contrôlé...C'est d'ailleurs toute l'Europe qui est comme ça. Moi, quand j'étais arrivé j'avais beaucoup de projets sur lesquels je pensais travailler une fois je me suis installé mais là je peux vous avouer je n'ai pas pu concrétiser un seul. Je dis bien un seul parce que je n'ai pas eu jusqu'à l'année dernière le séjour indéterminé. Il y avait aussi le problème de langue et donc je suis reparti sur les bancs pour une année. Nos formations aux pays ne sont pas prises en compte. Il faut se reformer ce que je fais actuellement. Mais là, il faut payer cher.

Alors que pour moi quand j'étais au pays, déjà à partir de quelques mois je devrais me lancer pour de vrai et commencer à gagner de l'argent pour faire ma vie. C'était une illusion.

Nous voilà après 05 ans sans vraiment arriver là où on s'était imaginé. C'est pour dire simplement que ce n'est pas un pays pour rêver et espérer devenir quelque chose sans appartenir à un clan ou une communauté. En conclusion, ce que nous pensons quand nous sommes en Afrique est diamétralement opposé à la réalité que nous vivons ici en occident.

Pouvez-vous nous dire de façon objective à quoi vous pensez lorsque des jeunes comme vous se retrouvent dans la tendance de vouloir partir ?

La question est à traiter sous plusieurs volets.

Lorsque je prends le jeune béninois qui veut partir ailleurs, les raisons qui le poussent

ne sont pas à priori les mêmes que celles qui poussent un jeune d'un autre pays. Les raisons diffèrent ; il y a beaucoup de jeunes africains qui ont choisi de quitter leur pays en raison de l'insécurité environnementale et autres. Ce qui justifie la forte présence des ressortissants des pays où il y a la guerre et autres actes terroristes.

Maintenant, lorsque nous occultons ces raisons sus évoquées, je pense que nous devons beaucoup réfléchir si l'idée de partir nous traverse la tête. Nous devons beaucoup réfléchir parce que quand je suis arrivé ici j'ai compris que beaucoup de pays envoient leurs ressortissants ici avec une idée derrière. Et le but serait si quelqu'un décide de partir d'aller apprendre quelque chose et revenir au pays pour se construire.

C'est une chance pour nous de voir l'occident atteindre ce niveau de développement et commencer à chuter. Ils se sont inspirés de beaucoup de choses de chez nous pour en arriver là. Nous devons également à notre tour observer les niveaux où ils ont échoué et installer les piliers de notre modèle de développement.

Aujourd'hui donc, si un jeune béninois ou d'un autre pays africain doit quitter et partir en Europe, il ne doit pas avoir comme argument « rien ne va au pays » puisqu'il n'est pas sûr de concrétiser quelque chose ici. Cet argument ne tient pas. Puisque n'ayant aucune idée de la réalité en Europe ici, il risque de voir sa situation s'empirer s'il n'a pas une vision claire avec des objectifs bien définis. ■

Pour profiter de K-World Magazine en version imprimée



ABONNEZ-VOUS

28 800 Fcfa /an*

K-World Magazine est un bimestriel dédié à l'entrepreneuriat des africains et afro-descendants. Il a pour ambition de mettre la lumière sur les modèles économiques qui **valorisent** et **pérennisent** véritablement les entreprises et les consommateurs.

Information

+229 91 40 04 04
(WhatsApp)

K-WORLD

*Parution bimestrielle, soit 6 numéros par an

Morayo Stéphanie OSSÈ | Fondatrice du Vestiaire Original

« Tout est une question de chemin personnel. Et face à des préoccupations pareilles, il faut surtout écouter son intuition et sa curiosité. »

Morayo OSSE est une Béninoise de la diaspora qui s'est tournée vers le secteur de l'entrepreneuriat au Bénin. Elle fournit des efforts pour donner un nouveau visage au secteur de la mode vestimentaire au Bénin. Elle s'est prêtée au jeu en partageant avec K-WORLD son parcours, ses expériences et son point de vue sur la question de partir ou rester pour se construire.

Dites-nous qui vous êtes ?

Merci. Je suis Morayo Stéphanie OSSE ; je suis Béninoise de la diaspora. Je suis née et ai grandi en France mais j'ai décidé d'entreprendre au Bénin dans le secteur de la mode et du textile. Je suis dans une démarche qui consiste à participer à la promotion et à la valorisation du coton béninois. Je m'investis plus précisément dans la promotion de la mode vestimentaire béninoise et ses acteurs dans le secteur artisanal.

Vous êtes née et avez grandi en France. Pourquoi avez-vous choisi d'entreprendre en Afrique particulièrement au Bénin ?

D'accord. Au fait, j'avais besoin de revenir ici parce que le monde entrepreneurial a plus de sens et d'impact pour moi au Bénin. Je ne trouve pas l'opportunité de me lancer avec mon projet ailleurs si ce n'est au Bénin. En fait, mon projet est né pour régler un problème au pays.

Que pensez-vous de cette tendance qui fait croire à la jeunesse qu'il faut nécessairement partir du continent pour réussir ?

C'est toujours intéressant de faire l'expérience de la vie ailleurs et de voir comment les choses se font. Mais le plus important est de ne pas oublier son objectif de départ. Je le dis parce que c'est très rapide de se faire embarquer dans la masse et de s'oublier. Alors que l'idéal c'est de revenir s'accomplir.

Cependant, partir ou rester est une question de chemin personnel. Ça va d'une personne à une autre. Et l'idéal serait de partir et revenir car je trouve l'impact plus fort ici. Maintenant, il faut savoir que les difficultés existent et surtout quand vous embrassez le chemin de l'entrepreneuriat. C'est juste un cycle et quand ça passe tout s'apaise.

Dites-nous, en quoi consistent vos actions dans le secteur de la mode ?

Mes activités sur le terrain s'inscrivent dans la droite ligne de promotion de la mode béninoise parce qu'en fait, il y a une histoire textile au Bénin. Mais le constat qui se fait est que le besoin local de vêtement en coton n'est pas croissant. C'est un paradoxe. Comment un pays qui produit du coton, a ses habitants qui portent moins des vêtements à base de coton produit ici ? Mon défi face à ce constat est de voir comment travailler sur le coton local et renouer la

clientèle entre temps constituée.

Pendant que vous travaillez actuellement sur vos objectifs dans ce secteur, comment appréciez-vous l'atmosphère des affaires dans le pays ?

Bon ! Lorsque je fais un tour sur le secteur dans lequel je m'investis, je trouve en fait que c'est un secteur qui est entrain de reprendre une certaine base. Mais quand je vois d'autres secteurs d'activités dans le pays, il y a d'intéressant truc qui se passent. Il y a un accompagnement qui émerge de manière générale et ceci pour le bonheur des entreprises et entrepreneurs. Je vois également qu'au niveau fiscal, il y a des initiatives qui facilitent la vie aux entrepreneurs afin qu'il y ait une lecture simple de la fiscalité. Ce serait aussi bien s'il y ait un peu plus de communication sur les opportunités de financement et des compétences. Pour finir, ce qui permet de progresser dans le domaine entrepreneurial c'est l'accompagnement dont on bénéficie de la part de bonnes personnes et qui sont qualifiées.

Peut-on espérer développer le continent avec l'entrepreneuriat ?

Je répondrais à priori oui. Je vois qu'il y a un esprit entrepreneurial qui émerge sur le continent. Il y a la naissance de plusieurs établissements dans les différents pays que j'ai parcourus. Mais ce qui va être

intéressant c'est la gestion des business. Et à ce niveau, il y a des accompagnements, car je constate qu'il y a beaucoup de business qui sont des business de survie. Mais ça, il faudrait qu'on l'évite. Ne pas laisser les gens s'enfermer dans uniquement des business de survie. Ça n'aide pas à progresser. On va encourager les gens à aller vers l'entrepreneuriat réel. C'est à dire le cercle des apporteurs de solutions. Et là, ce n'est pas facile puisque qui dit entrepreneuriat dit développement.

En conclusion, j'affirme que l'entrepreneuriat peut bien développer le continent mais un entrepreneuriat bien accompagné par des experts, des gens qui sont capables de transposer leurs compétences dans n'importe quel secteur d'activité.

Selon vous comment est-ce que nous pouvons réinventer une modernité purement à l'africaine ?

D'abord, pour commencer il faut connaître

son histoire. Il faut aller la chercher à la source. Il faut ensuite se cultiver sur l'histoire de son pays d'origine et du continent en général. Puisqu'en fait les personnes qui connaissent leur histoire, peu importe où ils vont, ils ne peuvent pas se perdre. En tout, il n'y a vraiment rien à inventer mais il y a à entretenir ce qui est déjà là. Et s'instruire serait capital pour y arriver. Parce qu'en fin de compte nous devons commercialiser quelque chose propre à notre culture et cela produira d'impact sur le bien-être social. Voilà ! ■

INFOGRAPHIE DÉMOGRAPHIE MONDIALE

(Sources : Indeed, OIT, Agence Ecofin, Banque Mondiale, Afrique Magazine)

AFRIQUE 2022



1,427M
population

La population africaine est la 2^{ème} après l'Asie (63%), et représente 19% de la population mondiale, en croissance de 2,57%

Sources : [Countrymeters.info](https://countrymeters.info)

Personnes âgées



3%

65 ans +

Enfants



40%

< 15 ans

Population active



57%

15 - 64 ans



+3,9%
croissance économique
prévisionnelle 2022



+2980
milliards de dollars
prévisionnel 2022



+50,5%
emplois dans le secteur de
l'agriculture



- Christy Balla

Christy Balla, CEO de Parker & Beyond - Crédit photo @The Studio - Douala

Christy BALLA | CEO de l'agence de communication Parker & Beyond

« Pour moi, la question n'est pas de savoir s'il l'on doit rester ou partir ? Mais plutôt se demander ce que l'on peut apporter à son continent, en quoi peut-on lui être utile ? »

Christy BALLA est originaire du Cameroun. Elle est entrepreneur et dirige depuis 10 ans une agence de communication et de marketing qui est basée au Cameroun, l'agence Parker & Beyond. Elle partage avec K-WORLD son expérience de chef d'entreprise et son point de vue par rapport à la question : Rester ou partir ?

En tant que chef d'entreprise au Cameroun, quelles sont vos appréciations par rapport à l'atmosphère des affaires sur le

continent ?

Je dirais que ce n'est pas facile. Le monde des affaires n'est pas facile, que ce soit ici au Cameroun ou dans les autres pays du continent. Je suis dans un domaine où nous ne sommes pas pionniers ; il existe déjà un certain nombre d'agences. Il y a donc de la concurrence et d'autres réalités qui ne rendent pas la tâche facile.

Dites-nous quels ont été vos débuts dans le secteur de l'entrepreneuriat ?

Parler de mes débuts me revient à parler du lancement de notre projet. Alors, nous sommes un certain nombre d'actionnaires qui avons chacun un vécu en entreprise, un parcours et beaucoup d'expériences dans le domaine professionnel. Seulement, dès le moment où vous décidez de vous lancer à votre propre compte, c'est comme repartir de zéro. On vous demande de faire à nouveau vos preuves. Et vous savez, les premières années en entreprise sont difficiles. Des personnes nous ont parfois dit : « quand vous aurez 05 ans d'existence, revenez ! ». Je dirais simplement que nos

débuts dans l'entrepreneuriat n'ont pas été aisés, nous avons tenu bon, et ça en valait la peine. La preuve nous sommes toujours présents aujourd'hui..

Comment est-ce que vous avez retrouvé votre chemin en fin de compte ?

Comme je disais, ça n'a pas été facile. Dès nos 1ères années, nous avons foncé avec détermination. Plus concrètement, nous avons osé et misé sur la qualité de notre travail, le respect du délai de livraison imparti ; nous y avons mis un point d'honneur : la satisfaction du client. Tout cela a contribué à nous positionner sur le marché.

Alors, revenant sur la question de départ, celle de savoir s'il faut rester ou partir face à la situation socioéconomique et politique du continent, qu'est-ce que vous en pensez ?

De mon avis et c'est vraiment mon avis, je dirai de rester parce que la question que l'on doit se poser face à de telles situations, c'est de se demander ce que l'on peut apporter à son continent. En quoi puis-je être utile à son développement ? Lorsque je prends mon cas, je me suis dit, comment servir mon pays, ma communauté ? La réponse à cette question m'a amenée à décider de rester au Cameroun. C'est vrai que ce n'est pas toujours évident de choisir d'entreprendre. Mais lorsque l'on se bat pour réaliser son projet, on avance et on finit par trouver des solutions. Donc, je pense que choisir de rester pour apporter sa pierre à l'édifice du continent est à encourager. Il faut savoir que de l'autre côté

aussi ce n'est pas facile, on ne nous le dit pas souvent mais il y a d'autres réalités qui sont cachées derrière les belles images.

Quelles ont été vos motivations à décider d'entreprendre au Cameroun ?

D'abord, je vais notifier que je n'ai pas grandi au pays. Je ne connaissais pas mon pays, mais je me sentais « étrangère » dans tous les pays où j'ai vécu. Avec ce rêve de revenir chez moi. Donc, quand ça été chose faite, il m'a fallu trouver ce que je pouvais apporter à mon pays et à ma communauté. C'est vrai que les mentalités ne sont pas les mêmes et il y a des réalités auxquelles il faut faire face. Mais dès le moment où on a la volonté de faire avancer les choses et que l'on se dit être prêt, tout peut changer. Ma motivation principale de rester est de travailler à amener les jeunes à comprendre que l'on peut réaliser de belles choses ici en Afrique et en être fier.

Pensez-vous que l'entrepreneuriat soit aujourd'hui une alternative pour amorcer réellement le développement du continent africain ?

Je pense que oui. D'abord, quand on crée une entreprise, on crée de la valeur, on crée de l'emploi. Et qui parle de développement doit nécessairement parler de l'emploi des jeunes, du changement des mentalités.

Quels sont jusque-là vos accomplissements avec votre entreprise ?

Alors, un exemple qui me vient à l'esprit, nous avons eu à travailler avec un laboratoire pharmaceutique qui est basé en occident. L'une des campagnes que

nous avons réalisées pour leur pôle Afrique Centrale basé au Cameroun, a valu à l'équipe, avec laquelle nous travaillons, de vives félicitations de la maison mère aux vues des très bons résultats obtenus. C'est juste un exemple parmi tant d'autres. Mais en me référant à celui-ci, je puis dire que ça été un accomplissement pour nous : satisfaction client !

Et quelles valeurs défendez-vous dans vos prestations ?

Nous misons dans nos prestations sur les standards internationaux. Nous avons pour cela une représentation aux États-Unis (un pôle). Lorsque nous avons besoins de l'expertise extérieure, ils interviennent, nous travaillons ensemble et vice versa. Nous avons opté pour ce dynamisme parce que nous voulons mettre en exergue que bien qu'étant au Cameroun, en Afrique, il est possible d'offrir des services de qualité aux normes internationales.

Quels conseils voulez-vous donner à ces jeunes qui ont décidé de rester et d'apporter leur contribution au développement du continent ?

Je veux leur dire d'avoir beaucoup de courage, de volonté et de patience. Et qu'ils ont fait le bon choix : rester ici. Pourquoi ? Parce qu'il y a énormément d'opportunités ici en Afrique. Il faut juste les trouver, savoir comment les saisir et ensuite les exploiter. Ces jeunes ont parfois besoin d'un soutien, d'un coup de pouce, ou d'une orientation. Qu'ils n'aient surtout pas peur d'oser et de se jeter à l'eau pour mettre en œuvre leurs idées. Nous sommes là pour les soutenir ■

Si **1,5 millions** d'africains quittent leur pays chaque année, plus de **50%** vont dans un autre pays africain, **26%** vont en Europe. Les africains représentent seulement **14%** des populations migrantes chaque année dans le monde.

- Source : www.institutmontaigne.org



Crédit photo @AdobeStocks 539701314

Alors, faut-il rester ou partir ?
Que retenir de notre enquête menée sur la question, oh combien

préoccupante pour de nombreuses personnes vivant sur et en dehors de l'Afrique ?

La question est différemment perçue par

les 10 personnes que j'ai interviewées. Les avis et expériences recueillis au Bénin, au Togo, au Cameroun, en France et pour finir en Allemagne, m'ont permis de relativiser les raisons qui motivent chacun dans son choix de rester ou partir. Ils m'ont permis enfin, de me faire ma propre opinion sur la question. Comme on peut s'y attendre,

les uns sont d'accord pour rester et les autres prônent le départ. Il y a une troisième catégorie qui a un avis mixte sur la question.

En synthèse, que faut-il retenir ?

En résumé, pour les partisans du « rester », il n'est pas question de partir pour espérer un bonheur qui n'existe qu'à travers les écrans et dans la tête de ceux qui y croient. Ils trouvent que nous disposons d'énormes atouts pour nous construire nous-même sur notre terre. Et pour y parvenir, ils/elles trouvent que nous devons nous unir davantage et faire front commun pour barrer la route à toutes les difficultés auxquelles nous pouvons faire face sur le chemin. Cela, estiment-ils, nous rendra plus résilients et autonomes. Ils invitent par ailleurs chacun à s'appropriier son histoire, sa culture et sa terre qu'ils considèrent comme le carburant qui permet de tenir sur le chemin.

Pour les autres, partisans du départ, rester au pays impliquerait une forme de loyauté et de devoir envers nous-même en tant qu'enfants de la terre mère. Mais cela demanderait également une forme d'abnégation face aux contraintes et aux contradictions sur nos territoires souvent mal organisés et non propices à un développement serein, tant sur le plan économique que social. La raison principale évoquée est que les pays africains, notamment francophones, ne seraient (toujours) pas libérés du joug colonial. Ils/elles évoquent également, la corruption généralisée ou encore, des mentalités jugées rétrogrades, ou tout du moins, peu favorables à l'émancipation des personnes, notamment des plus jeunes.

La seule issue pour se réaliser, serait de partir explorer le monde, se former et pourquoi pas, revenir plus tard pour insuffler un vent de changement sur le continent, qui reste quand même notre base.

Pour celles et ceux qui ont des avis mixtes sur la question, il faut souligner que ce sont des personnes qui ont eu à faire l'expérience des deux côtés. Parmi eux, il y en a qui sont déjà partis. C'est bien après leur installation que ces personnes se sont rendu compte de la réalité qui leur avait été cachée jusque-là. Ces personnes ont connu une expérience mitigée de la vie en occident. Mais ils/elles estiment ne pas pouvoir retourner dans leur pays d'origine sans un minimum de preuves de réussite ; ceci, afin d'éviter sans doute, une forme d'humiliation face aux personnes qui ont préféré rester. D'aucuns, dans la foulée ont fini par trouver leur salut, cependant les autres continuent de vivre dans une forme de précarité. Ces personnes, considèrent qu'elles n'ont de conseils à donner à personne. Il faut simplement être prêt-e à assumer les conséquences de ses propres décisions, en toutes circonstances.

Somme toute, il n'y a pas de bonne ni de mauvaise posture par rapport à ce choix parfois cornélien auquel tout un chacun peut être confronté lorsque sa propre situation devient trop difficile. Il n'y pas de jugement de valeur, ni de moralisation ou culpabilisation pour une position ou une autre. Il y a des choix personnels, des ambitions personnelles et des capacités individuelles à faire face à l'adversité, que l'on soit chez soi ou ailleurs.

Mon mot de la fin après ces quelques semaines d'investigation...

Finalement, je dirais que la question est très pertinente et mérite un regard objectif. Voyons un fait : on a tout le temps répété que la situation socioéconomique et politique du continent africain est difficile. Mais pensez-vous que celle de "ailleurs" ne l'est pas aussi ? Prenons l'Europe particulièrement la France. Ce pays qui fait tout pour montrer qu'il est la meilleure destination, compte aujourd'hui environ 12 millions de pauvres (Source France Transactions) sur 68 millions de citoyens.

Mais depuis la nuit des temps, des pays comme la France maintiennent malgré leur difficulté sur bien de plans, l'illusion de la grandeur et de la beauté de leur nation. À mon avis, évoquer l'état difficile de la situation socioéconomique et politique du continent africain tout le temps comme raison pour partir n'est que prétexte. Et même si effectivement c'est la réalité, il en va de même chez les autres.

Ce qui se dégage de cette investigation va dans le sens de la responsabilité individuelle des africains et des afro-descendants. La situation socio-économique et politique sur le continent, n'est pas le fait des seuls hommes et femmes politiques ; nous avons chacun et chacune notre partition à jouer. Car c'est la somme de ce que nous apportons par nos contributions quotidiennes intellectuelles, morales, opératives etc...qui participe à l'avancée ou au recul de notre communauté. ■

*"L'expérience de chacun,
est le trésor de tous"*

- Gérard de Nerval



A close-up photograph of Didier Acouetey, a man with short dark hair and glasses, wearing a dark blue suit, a white shirt, and a blue patterned tie. He is speaking into a microphone at a podium. The background is a warm, reddish-brown wall. The text is overlaid on the lower part of the image.

"Pour profiter de la mondialisation, il faut déjà que les entreprises africaines aient des services à offrir à la mondialisation."

- Didier Acouetey

Didier Acouetey | « Beaucoup d'entreprises africaines ne sont pas dans la chaîne de valeur qui crée le plus de richesses »

En Afrique, plus de 80% des entreprises sont dans le secteur informel et peinent à se développer ou encore à créer des emplois dans un continent où la jeunesse est particulièrement confrontée au chômage. Quel futur pour les entreprises africaines ? Pourquoi peinent-elles à innover pour se développer ? Quelles sont leurs principales difficultés ? Didier Acouetey, d'origine togolaise, basé entre Paris et Abidjan, président du cabinet de recrutement Afric Search, livre à Kworld son analyse sur l'état des entreprises africaines.

Par Assanatou Baldé

Quel regard portez-vous sur les entreprises africaines, qui sont pour la plupart assez fragiles ?

Il faut savoir que les entreprises en Afrique sont essentiellement des TPE ou PME. Et sur à peu près 100 millions de ces entreprises, plus de 90% ont entre 1 et 10 employés avec un revenu relativement faible. Donc, c'est vraiment un écosystème de très petites entreprises qui constitue la grosse majorité des entreprises en Afrique, qui œuvrent pour la plupart dans le secteur du commerce et des services.

On a encore très peu d'entreprises dans le secteur industriel et donc de la transformation. Leur état est souvent fragile, car ces entreprises se constituent sur la base d'un individu qui prend l'initiative d'entreprendre et qui n'a pas forcément une base capitaliste élevée qui lui permet de faire face aux challenges et défis, notamment liés au développement de son enseigne.

Quelles sont les principales difficultés des entreprises sur le continent et à quoi sont-elles dues ?

Leurs difficultés sont de plusieurs natures. D'abord, elles sont d'ordre organisationnel

car beaucoup de ces entreprises ne sont pas tout à fait structurées et sont confrontées à des problèmes de fonctionnements. Les fonctions clés supports que chaque entreprise doit avoir n'existent pas, et donc, certains entrepreneurs font un peu tout eux-mêmes où avec quelques personnes qui viennent compléter leur dispositif. Mais ces personnes qui les épaulent ne sont souvent pas outillées en termes de compétences et d'expériences pour organiser et développer l'entreprise.

Elles ont également des difficultés financières, car très peu d'entreprises sont financées par le système financier habituel. Car, comme il n'y a pas de chiffres ou de données data qui permettent de connaître l'état de leur santé économique, les banques sont frileuses pour les financer, estimant qu'elles sont trop fragiles.

L'autre difficulté à laquelle elles sont confrontées, c'est l'accès au marché car, là encore, il y a peu de données dans l'environnement dans lequel elles évoluent. Sans compter que le marché est souvent très concentré avec un État qui représente un des plus gros donneurs d'ordre. Face à cette réalité, les petites entreprises ont du mal à avoir accès à ces marchés et à grandir plus vite.

Ces entreprises ont aussi des difficultés avec leurs ressources humaines, car elles peinent à recruter des personnes bien formées qui pourront mettre leurs compétences à leur service. Pourtant ces ressources humaines existent, mais les entreprises ont du mal à les recruter car elles ne peuvent pas soutenir les niveaux de salaires demandés par un personnel qualifié. Car les personnes les plus compétentes ne veulent pas forcément aller dans les petites entreprises qui ne leur offrent pas beaucoup de visibilité et de perspectives d'évolution. Donc c'est vraiment plusieurs peines auxquelles sont confrontées les entreprises en Afrique.

Il y a toutefois sur le continent des entreprises assez bien structurées, notamment des PME et des entreprises de grosses tailles mais qui ne représentent qu'entre 5 à 7% du marché, et qui sont relativement peu nombreuses. Dans des pays comme la Côte d'Ivoire, le Kenya, le Nigeria, l'Afrique du Sud, le Maroc ou encore l'Égypte, vous avez de grandes entreprises dans le secteur des services, de la finance et dans les télécoms. Elles recrutent pour la plupart du temps les cadres que nous leur proposons mais ça reste une petite portion du marché... Soulignons que sur le continent, il y a moins

de 10% des PME qui sont bien structurées.

Le fait qu'elles soient en majorité dans le secteur informel, leur manière de travailler, de fonctionner... Ne serait-ce pas là les principaux freins qui empêchent les entreprises du continent de gagner en efficacité et en productivité ?

Il est vrai que la majorité des entreprises africaines opèrent dans le secteur informel. Sans compter que la plupart du temps, elles ne sont pas répertoriées et n'ont donc pas accès au système financier traditionnel où les entreprises sont formalisées puisque dans le système informel, elles ne payent pas de taxes. Comme elles ne sont pas enregistrées, elles échappent à la fiscalité même si certaines payent des taxes à des agents qui viennent les prélever... Cependant la grosse majorité de ces entreprises sont dans le secteur informel et livrent une concurrence déloyale à celles qui sont enregistrées, payent des taxes, des droits sur les importations, les chiffres d'affaires et sont reconnues par les services

de fiscalité...

Pour autant, il ne faut pas qu'on reproche aux entrepreneurs d'être dans l'informel, car quand vous regardez la nature des marchés sur le continent, le premier réflexe c'est d'entreprendre et de survivre et donc de créer une activité qui vous fait vivre au quotidien avec 5, 20, 50 ou 100 dollars... Le réflexe naturel de ces entreprises de l'informel n'est pas d'aller s'enregistrer... Cette présence du secteur informel révèle une réalité de l'inorganisation de nos pays, de la fiscalité parfois excessive et du fait qu'on n'offre pas beaucoup d'opportunités à ceux qui sont diplômés ou formés pour trouver une activité formelle.

Ne l'oublions pas, en Afrique, l'activité économique informelle est souvent une activité par défaut ! Quand vous êtes au village et que vous n'avez pas de travail, vous créez votre propre activité et vous faites de même lorsque vous n'avez pas de possibilité dans les villes. Donc l'informel devient malheureusement une solution au vide créé par les États et par la faiblesse de

nos structures économiques ! Et on retrouve ce même niveau d'informalité dans les pays d'Amérique latine ou d'Asie, en raison de la structure de ces États et de leurs économies.

Face à toutes ces réalités, forcément les entreprises africaines rencontrent des problèmes d'efficacité et de productivité car si vous manquez d'organisation, forcément ça va se ressentir dans votre efficacité et vous trouverez difficilement le modèle économique et de productivité adéquat. Tout est lié : le manque de ressources humaines, de capacité financières, ou encore de capacité industrielles... entraîneront des difficultés à développer votre activité et à croître par rapport à certains marchés. Car parfois, on voit que les marchés sont en pleine croissance, mais les entreprises ne suivent pas et ont du mal à profiter de cette croissance car elles n'ont pas les infrastructures qu'il faut.

Nous sommes au 21^{ème} siècle, au cœur d'une mondialisation qui n'a jamais été aussi prépondérante et pourtant les entreprises africaines y ont très peu leur place. Comment expliquez-vous cela et comment y remédier ?

Pour profiter de la mondialisation, il faut déjà que les entreprises africaines aient des services à offrir à la mondialisation. Si vous voulez exporter, cela vous plonge immédiatement dans des marchés concurrentiels. Et si vous n'avez pas les armes qu'il faut pour être compétitif, vous pouvez difficilement participer à la mondialisation.

Sur le continent, beaucoup d'entreprises font de l'artisanat. Mais pour exporter, il



Crédit photo @AdobeStocks 218655671

faut avoir un marché de l'export avec des filières d'exportations de distributions et des partenariats. Les entreprises doivent donc faire face à un certain nombre d'obstacles à franchir pour pouvoir exporter et faire leur entrée dans la mondialisation. Toutefois, vous avez des entreprises africaines qui apportent leur participation à cette mondialisation, notamment dans les filières des technologies, et qui font partie des chaînes de valeur des entreprises internationales comme Google ou de grands groupes dans les Tech... Vous avez beaucoup de petites entreprises africaines, notamment au Rwanda, au Maroc, en Afrique du Sud, au Kenya... qui sont dans cette mondialisation parce qu'elles sont dans cette chaînes de valeur.

Si vous prenez le secteur de l'industrie agroalimentaire, même s'il est vrai que l'Afrique ne transforme pas beaucoup, vous avez toutefois beaucoup d'entreprises africaines qui sont dans ces chaînes de valeur. Le problème est que beaucoup d'entreprises africaines font partie de cette mondialisation mais elles ne sont pas dans la chaîne de valeur qui crée le plus de richesses. Par exemple, dans le secteur de l'agroalimentaire ou du cacao, vous avez des pays comme la Côte d'Ivoire ou le Ghana qui sont de gros producteurs de café et cacao et ont désormais des entreprises qui sont dans la mondialisation. Même au Maroc, vous avez des entreprises qui fabriquent et exportent de l'engrais. Malheureusement, ces entreprises ne captent qu'une faible partie de la chaîne de valeurs de cette production...

Comment les entreprises africaines peuvent-elles changer la donne afin de réussir à non seulement embaucher



Crédit photo @AdobeStocks 478429785

plus amplement au niveau local et également exporter leurs produits et proposer leurs services sur le marché mondial ?

Une entreprise peut embaucher plus amplement au niveau local exporter davantage à condition d'être dans un cycle de développement et de croissance. Car une entreprise qui recrute est une entreprise qui se développe, une entreprise qui se développe est une entreprise qui recrute. Et une entreprise qui recrute est emmenée à se développer.

Maintenant, il faut trouver les bonnes ressources locales dans le système éducatif local, mais aussi des formations locales en entreprise car les entreprises forment beaucoup. Il y a les formations aussi classiques qui donnent aux jeunes Africains les compétences qui permettront aux entreprises de se développer...

Certaines entreprises réussissent à innover et à transformer. Si vous prenez des entreprises comme MTN, dans les télécoms en Afrique du Sud, comme Ecobank dans le secteur financier en Afrique de l'Ouest, ou Azalai dans le secteur hôtelier, en Afrique

de l'Ouest, on a beaucoup d'entreprises notamment dans le secteur des assurances, ou agroalimentaires, en particulier en Afrique de l'Est et Australe, qui innovent et qui transforment. Surtout dans le secteur des technologies, car c'est un secteur qui est emmené à avoir une croissance extrêmement rapide...

Quand vous prenez les Tech hubs que sont le Kenya, le Rwanda, le Nigeria, l'Afrique du Sud qui d'ailleurs absorbe 80 à 90% des investissements qui sont effectués dans le secteur des technologies en Afrique, vous avez des entreprises qui innovent énormément et qui sont dans les chaînes de valeur des entreprises comme Google. Donc c'est une réalité qui est emmenée à se développer et vous avez donc en face des centres de formation qui se développent de plus en plus pour former les jeunes à des métiers Tech... Ce sont là des métiers qui sont transversaux et impactent tous les secteurs d'activité aujourd'hui. Les entreprises africaines sont en effet confrontées à des problèmes de formation du personnel car, effectivement, le marché ne forme pas suffisamment et assez bien dans les filières qu'il faut...

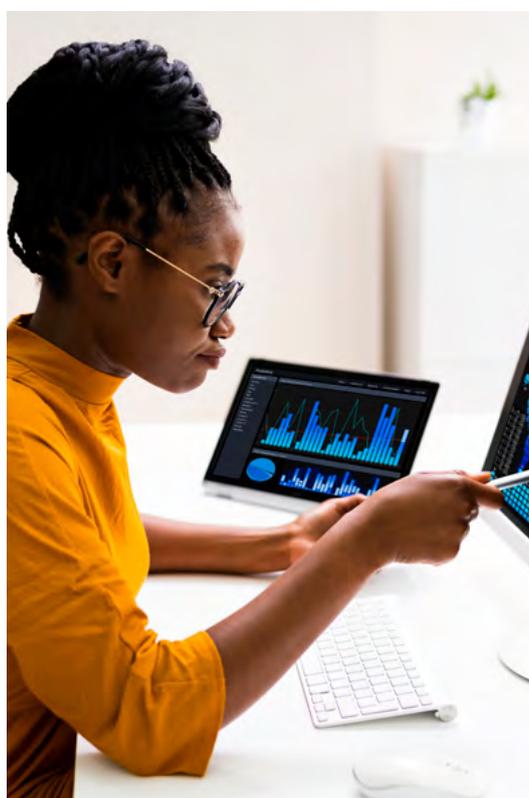
Quelles sont les différentes filières où la formation en Afrique est fonctionnelle et est bien assurée ?

Il faut d'abord distinguer ces filières. Il y a les filières que j'appelle les filières supports, c'est-à-dire tout ce qui est finance, gestion, ressources humaines, communication, marketing, trésorerie, il y a de plus en plus de formations en Afrique, qui forment assez bien, parce que vous avez une apparition

du système privé, avec des écoles de management, qui forment énormément et représentent 30 à 40% du système de formation dans la plupart des pays du continent, notamment en Afrique de l'Ouest.

Donc les entreprises ont de moins en moins de mal à avoir accès à ces ressources humaines.

Après, en termes d'expérience vu que les



Crédit photo @AdobeStocks 415469243

entreprises n'embauchent pas beaucoup, il n'y a pas assez d'expériences pour tous ces jeunes. Il y a quand même un problème d'expérience et de formation pratique opérationnelle pour que ces jeunes aient l'expérience pratique pour travailler dans ces entreprises.

Et puis la deuxième filière où l'Afrique a de gros problèmes, c'est la filière technique.

Les entreprises ont énormément de mal à trouver des techniciens. Que ce soient les électriciens, électromécaniciens, mécaniciens... Elles ont énormément de mal à trouver des Africains formés dans ces filières, car ce sont des filières qui avaient formé pendant la période des ajustements structurels, ensuite les États n'ont plus investi.

Le problème est que le secteur privé a dû mal à investir dans ces filières, car les investissements sont beaucoup plus lourds et donc ce sont des filières très peu disponibles aujourd'hui. Or, les besoins sont concentrés dans ces filières, car l'Afrique est un continent qui s'industrialise, qui se transforme et donc vous avez besoin de toute une panoplie de métier...

Quand vous prenez des secteurs comme ceux du cacao, de la noix de cajou ou d'autres produits agricoles, les oranges, ananas, ou alors le secteur du bâtiment, ils ont besoin de l'aluminium, du vitrage, ou du bois. C'est de l'industrie. Même les montages de téléphones, c'est de l'industrie qui nécessite des profils techniques et donc aujourd'hui, c'est un vrai besoin qu'il faut combler.

Les entreprises africaines sont souvent confrontées à des problèmes de formation de leur personnel. Quel est à votre avis la solution à ce qui semble être un fléau en Afrique ?

Pour arriver à répondre aux besoins des entreprises et à répondre aux besoins de l'industrialisation du continent, même dans le secteur des services comme le

secteur hôtelier, vous avez des entreprises comme le groupe Azalâï qui a finalement créé sa propre école de formation des métiers de l'hôtellerie et du tourisme. Car, face à sa propre croissance, l'entreprise n'arrivait pas à recruter des ressources humaines qualifiées pour permettre son développement.

Aujourd'hui, les entreprises sont obligées elles-mêmes de former pour avoir des compétences dont elles ont besoin. Mais cette démarche a ses limites car une entreprise n'a pas vocation à avoir des écoles, mais plutôt à embaucher ceux qui sont formés dans des écoles. Donc, aujourd'hui plus que jamais, l'État aura besoin d'investir dans la formation de ces filières dans les secteurs privés.

Partant de là ne serait-il pas temps de repenser le système même de la formation dans les écoles et instituts africains pour mieux répondre aux besoins des entreprises ?

Il faut revoir le système. Aujourd'hui, on ne peut plus imaginer un système où on rentre à l'âge de trois ans pour en sortir à l'âge de 21 ou 22 ans à l'université... Il y a une déperdition énorme ! Dans la plupart des pays africains, 50% des jeunes africains quittent l'école avant le cm2 et à peine 30% restent jusqu'au collège et à peine 10% jusqu'à l'université. Donc énormément d'Africains sortent de l'école très tôt. Il faut donc pouvoir les récupérer, les former à des métiers, à des activités. Et je parle bien de métiers, car on va les doter de compétences puisque ce sont les compétences qui sont recherchées aujourd'hui. Et l'école doit former à des compétences, à des métiers, car aujourd'hui, la plupart des Africains

qui sont formés dans le système classique n'ont pas de qualification et donc ne savent pas faire grand-chose dans les entreprises. C'est de cela dont les entreprises se plaignent.

Donc il faut aussi aller vers des écoles de métier pour que les entreprises puissent les absorber facilement. Il est primordial de revoir le système éducatif avec des filières plus courtes pour lesquels on peut rentrer, sortir, revenir, aller en entreprise ensuite, comme le système allemand qui est un système qui fonctionne très bien. Car un jeune qui sort de l'école, par exemple en cm2, va aller dans une école des métiers puis en entreprise, ce qui ne l'empêche pas de revenir à l'école et d'avoir un niveau bac professionnel, puis ensuite de travailler et de revenir avoir un niveau bac+2 et d'avoir même un niveau ingénieur sans aucun problème ! Il faut donc former beaucoup plus tôt et pouvoir faire des « in » and « out ». Et c'est même valable pour les cadres aujourd'hui. Ils ont besoin de se former tout le temps car les métiers évoluent, les entreprises également. Les secteurs se transforment et on ne peut plus rester sur ses acquis d'il y a dix ans parce qu'on a fait un bac+2 ou 5, il y a dix ou 15 ans ! Ce n'est plus possible, car les marchés changent, donc on ne peut plus rester sur ses acquis.

Quelles sont les filières de formation les plus porteuses et qu'il faudrait développer sur le continent afin de prétendre à une rapide émergence ?

Aujourd'hui, tous les secteurs en Afrique peuvent absorber du personnel... Vous prenez des secteurs agro-industriels, ou les secteurs de l'énergie, les secteurs des infrastructures car il faut des routes,

des aéroports, des centrales électriques, le secteur immobilier ; on construit énormément de bureaux, d'habitations...

Tous les secteurs sont ouverts pour absorber du personnel et créer de l'emploi. Mais pour y arriver, il faut mieux soutenir le secteur privé pour créer des emplois, prêter main forte aux PME et leur donner accès à des marchés pour les aider à se développer. Il faut également les accompagner dans l'accès au financement, ce qui permettra de créer un système plus vertueux avec des entreprises qui se développeront un peu plus vite et vont embaucher plus.

D'autant qu'aujourd'hui, selon les statistiques, le déficit d'emploi en Afrique est aujourd'hui de l'ordre de 15 à 20%.

“ Il faut à peu près créer 15 à 20 millions d'emplois chaque année sur le continent...”

C'est-à-dire qu'il faut à peu près créer 15 à 20 millions d'emplois chaque année sur le continent, alors qu'aujourd'hui, on en crée entre 3 à 5 millions. Ces 15 à 20 millions d'emplois, ce sont les PME qui peuvent les créer, car 95% du système entreprises sont des PME et à l'intérieur de ça, 80% sont dans le système informel ; c'est la triple peine.

Donc plus que jamais, il faut des programmes massifs de transformation du système privé et d'accompagnement des PME. ■

Makha Thiam | De vendeur ambulant à la création d'un salon de thé à Dakar

Neuf ans après avoir lancé sa marque de thé, Docteur Chaay, Makha Thiam, 29 ans, qui a commencé son activité comme marchand ambulant à Dakar, a désormais ouvert un salon de thé, dans la capitale sénégalaise, et ambitionne de conquérir le marché international. Portrait d'un jeune entrepreneur qui a fait de la persévérance sa meilleure arme pour réussir dans son projet.

Par Assanatou Baldé



Makha Thiam - Fondateur de Docteur Chaay

Makha Thiam est devenu en quelques années une véritable source d'inspiration pour la jeunesse sénégalaise.

Alors que de nombreux jeunes de son âge préfèrent embarquer à bord de pirogues pour se rendre en Europe, lui, a opté pour rester au Sénégal, persuadé qu'il pouvait y réussir. Le jeune homme, qui a créé sa marque de thé, Docteur Chaay, a débuté en 2013 son activité dans le secteur informel.

« Je me suis lancé dans l'entrepreneuriat avec 12500 Fcfa (20 euros). C'était très difficile, car je manquais cruellement de moyens mais cela ne m'a pas découragé. J'ai acheté tout le matériel qu'il fallait pour

développer ma marque de thé », explique-t-il. Malgré la fatigue qui le submerge, le jeune homme qui se lève à 4h du matin pour préparer son thé avant d'arpenter, dès 6h du matin, les rues de Dakar, pour écouler sa boisson chaude ne se décourage pas.

De nombreux clients attirés par l'originalité de son thé, qui a, selon lui, des vertus thérapeutiques, permettant d'éviter des maux comme l'hypertension, le cholestérol, la fatigue, vantent les mérites de son produit.

De fil en aiguille, son nom commence à se faire connaître et même la première dame du Sénégal, Marième Faye Sall, s'intéresse

à lui et l'invite à servir son thé lors d'une cérémonie qu'elle avait organisée. D'autres enseignes le contactent également pour servir le thé à leurs événements. Sa devise c'est : « Il faut commencer petit et rêver grand ! Mais aussi être courageux, persévérant et patient. Je suis parti de rien. Pour vendre mon thé, je parcourais à pieds les rues de Dakar, les marchés, sous une chaleur ardente, sans boire ni manger, toute la journée. Je commençais le service dès l'aube jusqu'à très tard le soir. Mes efforts ont fini par payer », affirme-t-il fièrement.

« À l'ouverture de mon salon de thé, j'ai dû innover pour attirer des clients »

Makha, qui avait dès le début l'ambition de faire connaître sa marque de thé à grande échelle, décide de sortir du secteur informel et de créer une entreprise formelle. Avec ses propres économies, il crée en novembre 2021 un salon de thé au cœur de la capitale après avoir cherché, durant plusieurs mois, un emplacement adéquat pour développer son activité.

Mais cela ne suffisait pas. Il fallait convaincre les Sénégalais de venir boire du thé dans son enseigne alors que dans ce pays, le thé se partage en famille, entre amis, et à la maison. « À l'ouverture de mon salon de thé, j'avais très peu de clients,

car les Sénégalais n'ont pas pour habitude d'aller boire le thé dans ce type d'endroits, contrairement aux pays du Maghreb ou d'Europe. Donc il a fallu que j'innove pour les attirer », explique Makha.

Il a alors eu l'idée d'y inclure des mets comme des pastels (petits beignets au poisson), ou encore des grillades avec des crudités... « Je n'avais pas le choix, à part innover en ajoutant des plats car au Sénégal une entreprise qui propose uniquement du thé ne peut pas être rentable pour des raisons culturelles. Il fallait proposer des plats pour attirer la clientèle, surtout que dans le pays, les rendez-vous se donnent à la maison et non dans des cafés ou des salons de thé comme en Occident », souligne le jeune responsable.

« Je veux aussi prouver aux jeunes, à travers mon parcours, que l'entrepreneuriat ne nécessite pas

d'avoir un niveau d'études élevé et que partir en Europe n'est pas la seule option »

Makha est conscient qu'il faut encore beaucoup de temps pour que les habitudes des Sénégalais changent pour pouvoir créer d'autres salons de thé partout dans le pays. Mais sa soif de réussir lui donne la force de continuer. « Ma patience et persévérance m'ont permis d'aller au bout de mon projet. Le thé, c'est ma passion, j'adore mon travail... », confie-t-il. « Aujourd'hui, je suis particulièrement fier d'avoir inspiré beaucoup de jeunes qui m'écrivent et me disent qu'ils prennent exemple sur moi. J'ai décidé de rester au Sénégal, car j'ai toujours su que je pouvais réussir ici, en travaillant dur pour me construire un avenir. Je veux aussi prouver aux jeunes, à travers mon parcours, que l'entrepreneuriat ne nécessite pas d'avoir un niveau élevé d'études et que partir en Europe n'est pas la seule option ».

Pour le jeune homme, « c'est du suicide de prendre la pirogue pour rejoindre l'Europe ! Ils économisent beaucoup d'argent pour voyager, alors qu'ils peuvent investir ces fonds dans leur pays en créant une entreprise ou un commerce. Ça n'a pas de sens ! C'est possible de réussir au Sénégal, avec peu de moyens. Il suffit d'être patient et d'accepter de travailler dur. J'en suis la preuve »

Aujourd'hui, Makha ambitionne d'industrialiser sa marque de thé pour l'exporter et la faire connaître à l'échelle internationale. Pour réussir dans ce projet, il sait qu'il n'a pas d'autres choix que de se former, notamment pour transformer son thé à l'état solide et le mettre dans des sachets. D'ailleurs, il a déjà entamé une formation dans le domaine de la transformation alimentaire pour aller au bout de ses ambitions. ■



Salon de thé Docteur Chaay



Magazine K-World
ND Consultant Group

N°277 rue 11.034, Gbégamey - Cotonou | Bénin
<https://www.kworldmagazine.online>
redaction@kworldmagazine.online